



Victor Serge,
l'homme double
histoire d'un vingtième siècle échoué

de Jean-Luc Sahagian

Extraits, feuilletables ici même,
téléchargeables sans frais, reproductibles à la seule
condition d'une mention de l'auteur et du site d'origine.

archyves.net

*Le bon vent qui nous emporte
ne tombera peut-être plus...*
André Breton

*Toute histoire est presque
sûrement un mensonge.*
Orson Welles

Cet essai de Jean-Luc Sahagian met au jour une certaine schizophrénie à l'œuvre dans le parcours politique, existentiel et littéraire de Victor Serge, ou du moins des dilemmes à tout jamais irréconciliables, qui font écho à des débats d'une actualité encore vive.

En attendant la probable publication de ce texte hors norme – ni universitaire ni militant, mais rigoureusement passionné et respectueusement polémique –, nous proposons ici d'en donner à lire plusieurs chapitres, centrés sur la délicate transition chez Serge d'une sensibilité libertaire à un engagement bolchevique, avec les déchirements qui sont allés de pair.

J'ai commencé à m'intéresser à Victor Serge après la lecture des *Mémoires d'un révolutionnaire*.

Une vie comme celle de Serge est, bien entendu, passionnante pour qui est doté d'un minimum de conscience historique et les événements cruciaux qu'il a traversés dessinent, assez exactement, une histoire du siècle, et posent ainsi un certain nombre de questions. Ce n'est donc pas une biographie et encore moins un travail d'historien que j'entreprendrai ici, et Victor Serge me servira, finalement, de prétexte, pour interroger ce siècle et tenter de saisir une évolution. À travers cette recherche, j'essayerai aussi de comprendre pourquoi cette autre histoire n'advint pas, et finalement, si elle pourrait encore advenir un autre jour. Souffler sur des braises n'est jamais sans danger, je l'espère bien.

Bien entendu, je n'ai pas non plus choisi Serge au hasard. Presque toujours en porte à faux, débordant sans cesse des cadres qu'il s'est donnés ou que les circonstances lui ont imposés, cette histoire singulière d'un révolutionnaire du vingtième siècle n'est pas simplement emblématique d'une époque. Cette vie d'homme est aussi infiniment riche et touchante et malgré le ton critique qu'empruntera cet essai, celle qui me lira simplement saura bien reconnaître la sympathie entière que m'inspire cet homme.

Victor Serge est un homme du vingtième siècle. Il fut aussi un homme du dix-neuvième siècle et vécut jusque dans sa chair le basculement d'une époque à l'autre, d'un monde à l'autre. Un dix-neuvième siècle finissant dans lequel s'est développée chez certains une méfiance généralisée envers les dogmes, les croyances et les théories passées, comme Zo d'Axa affirmant en 1895 : « ... nous ne voulons pas réciter de nouveaux catéchismes, ni surtout faire semblant de croire à l'infailibilité des doctrines.

Il nous faudrait une complaisance vile pour paraître admettre sans réserve un ensemble de théories. Cette complaisance nous ne l'avons point. Il n'y a pas eu de Révélation : nous gardons notre enthousiasme vierge pour une Ferveur. Viendra-t-elle ? »¹

Un vingtième siècle balbutiant où déjà s'affirme, à grande échelle, une idée qui fera son chemin : celle des masses. Entre un dix-neuvième siècle se terminant vraiment en 1914 et un vingtième siècle né de la guerre, Victor Serge pressent et participe au bouleversement total entraîné par cette guerre mondiale et passe lui aussi, en quelques années, de l'intransigeance et de la méfiance de l'en dehors à la glorification sans bornes des masses, s'abandonnant à cette Ferveur, saisi par cette Révélation qu'espérait Zo d'Axa. Dans cette évolution, Victor Serge est à la croisée des chemins, incarnant plusieurs moments de l'histoire des idées révolutionnaires, dans ses contradictions même.

Au début du siècle, Victor Kibaltchitch, jeune anarchiste individualiste, s'inscrit dans une histoire récente pleine de défaites et de massacres pour le mouvement ouvrier. D'autre part, un syndicalisme combattant semble promettre une amélioration progressive de la condition ouvrière et pour un jeune comme Serge, la révolution est une espérance désormais chimérique.

Depuis la fin des années 1880 s'est développée une tendance dite individualiste dans le mouvement anarchiste préférant un volontarisme agressif et hautain où l'individu doit d'abord se changer lui-même sans attendre que la masse, par trop soumise à l'époque et à

ses chefs, ne s'éveille. Victor Serge est sensible à ces idées qu'il interprète en les mêlant de nietzschéisme tout en s'alimentant aussi des idées et des pratiques du mouvement révolutionnaire russe.

La révolution de 1917 et pour la première fois dans l'histoire du mouvement socialiste, l'installation d'un état dit ouvrier qui semble pérenniser la victoire de 1917, apparaît pour Serge et bien d'autres comme une divine surprise. Il lui faudra du temps, même s'il est un témoin direct de l'évolution rapide des bolcheviks de révolutionnaires en dictateurs absolus de la Russie, pour reconnaître ou du moins pour admettre, même du bout des lèvres, cette trahison inouïe. Comment supporter, en effet, que des révolutionnaires, ayant subi comme vous la répression, se transforme si rapidement en flics et en garde-chiourme ?

Comment comprendre une époque où les mots qui semblaient les plus simples et les plus lourds de vérité, se vident soudain de leur sens premier pour signifier à peu près le contraire ?

Victor Serge vit intimement ces déchirements, servant le mensonge, tout en cherchant éperdument la vérité. Ainsi, cette oscillation fondamentale dans laquelle l'apparence de vérité fraye avec la réalité du mensonge dans des proportions inégales, Victor Serge en fut l'un des zélés serviteurs, pendant plusieurs années. Il participera ainsi à la construction de ce que l'on appellera plus tard le totalitarisme, c'est-à-dire un type d'organisation sociale inédit, matrice de tous les autres totalitarismes du siècle.

Le mensonge est désormais la vérité, la liberté est la servitude et le travail rend libre.

Ce déchirement, cette duplicité, nous les retrouverons aussi dans ce basculement entre l'action et l'écriture, la propagande et la littérature, sa vie et la transmutation romanesque. Bref cette perpétuelle oscillation entre l'envie de témoigner et celle d'embellir, de modifier ou d'occulter la réalité, entre la vérité et le mensonge.

Nous retrouverons aussi cette indécision dans la recherche constante du lieu, regardant vers la Russie lorsqu'il vit en Belgique

ou en France, puis regardant vers la France lorsqu'il est retenu en Russie, homme d'action empreint de mélancolie, intellectuel se vouant au peuple, voix des sans-voix, désirant aussi se perdre dans la communauté mais cadre d'un parti qui prétend savoir bien mieux que le peuple lui-même ce que celui-ci doit désirer.

Dans cette succession de chapitres, je n'ai pas suivi de trame chronologique. Des allers-retours s'effectueront quand cela me semblera nécessaire et peut-être pourrons-nous déceler une autre trame, souterraine, guidant parfois le lecteur clairvoyant.

Le rythme de cet essai s'apparentera davantage au ressac de la mer, à son ressassement sourd, qu'à l'eau coulant d'un robinet.

Le lecteur excusera donc un certain désordre.

Chapitre I

Une photo : L'homme lisse

C'est dans le tome II de son *Journal de Russie (1918-1921)* que Pierre Pascal¹ nous donne à voir une photo de Victor Serge, prise aux alentours de 1919, date de son arrivée en Russie.

La rencontre entre les deux hommes sera certainement facilitée par le début d'une histoire amoureuse entre Pierre Pascal et Eugénie Roussakova, soeur cadette de Liouba qui vient de se marier avec Serge.

Cette photo de Serge, à l'âge de trente ans, a quelque chose d'un peu inquiétant. Les lèvres fines et serrées, un trait retombant légèrement sur les côtés, ce grand front couronné d'une épaisse chevelure noire coiffée en arrière, les yeux noirs, presque sans expression derrière les petites lunettes cerclées et cette espèce de chemise militaire boutonnée jusqu'au col et dans laquelle il semble perdu... La pose n'est pas franchement martiale contrairement à une autre photo de la même époque, plus connue, où Serge apparaît en manteau de cuir bolchevik. Ici, ce visage lisse, légèrement hostile ou absent, semble contredire son activisme intensément bolchevik de ce début des années 1920.

Ce n'est pas une photo pour la postérité et il s'y révèle, comme par une porte entre-baillée, un aspect de la personnalité de Serge. Ce retrait en lui-même, cette absence aux autres, cette tristesse aussi avec le poids des morts, déjà, ses compagnons anars suicidés ou guillotins après l'affaire de la bande à Bonnot, « des hommes qui se sont perdus de la façon la plus navrante ». (Lettre à Poulaille du 28/5/1934)

Peut-être voit-il aussi, en prémonition, la terrible manière dont tous ses camarades, bolcheviks de la première heure, périront, et les souffrances qui leur seront infligées, à sa femme et à lui, lors de ces années du stalinisme montant.

Peut-être aussi cette inquiétante inquiétude qui le rend particulièrement sensible à cette tentation de se laisser tomber dans la folie, comme le fit sa femme Liouba, qu'il évoque dans le poème « Tête à tête » écrit en 1935, alors qu'ils sont en déportation à Orenbourg :

« Moi, lucide, il y a des moments où je me sens devenir fou, [...] les spécialistes diraient : « C'est drôle, vous avez pourtant l'air normal, ce sont des idées, reposez-vous, mon ami, reposez-vous ».

Moi, lucide, seuls les bons dingos m'accueilleraient comme des frères, avec leur rire définitif... »²

Mais ce visage lisse, sans plis ni expression, quasi-lunaire, peut-être faut-il le rapprocher de ce témoignage de Magdeleine Paz, membre de son comité de soutien dans les années 1930, et qui évoque leur première rencontre dans le journal *Combat*, en 1949, deux années après sa mort : « C'était un soir glacé de novembre [1922] à Leningrad »³

Ce qui la frappe, lors de cette première rencontre, c'est cette impression d'abstraction, aussi bien du décor de son appartement que de l'homme qu'elle a en face d'elle.

« Cet homme avait comme arraché de lui ce qu'il y avait d'humain, c'est-à-dire de singulier en chacun de nous. Rien qui put tirer l'attention. »⁴

C'est bien ça. En devenant ce militant bolchevik infatigable, Victor Kibaltchitch s'est oublié, il est désormais Victor Serge, ce communiste sans aspérités, « si étroitement identifié à la cause de tout un peuple, que son caractère d'individu en était assourdi, éteint, amorti ». ⁵ Cette volonté de ne pas « tirer l'attention », peut-être est-ce aussi cet apprentissage de la double face, celle pour l'intimité, et celle, officielle, pour le parti. Et puis, se montrer trop humain, en ces années de construction d'un homme nouveau,

débarrassé de tout ce que le monde ancien pouvait charrier de « sentimentalisme bourgeois », c'est une faute. Et Serge ne se permettra pas de la commettre, comme le rappelle Magdeleine Paz dans un texte antérieur, qu'elle lira en 1935 à Paris, au *Congrès des écrivains pour la défense de la culture* sous prédominance stalinienne, pour défendre Serge et demander sa sortie d'URSS. Rappelant son itinéraire, elle souligne « [qu']en mars 1921, la secousse de Cronstadt passe sans l'ébranler »⁶ et qu'il est, en ces années 1920, « le communiste le plus orthodoxe ». Il lui faudra attendre d'être mis à l'écart, puis mis à l'index et enfin expulsé pour recouvrer figure humaine, comme l'écrit de nouveau Magdeleine Paz : « Après la lutte ardente et longue que nous avons menée pour lui, enfin... son train l'amenait à Bruxelles ! Je courus au-devant de lui. Comme il avait changé ! Il s'était alourdi, et boursoufflé – la « mauvaise graisse » des mal nourris. Mais, malgré ses cheveux grisonnants, et toute la marque des années – quelles années – il était plein d'allant, d'entrain, d'humour et de vivacité, bondé de projets. Infiniment plus jeune – de ce qui est l'intangible jeunesse – que quinze années auparavant. »⁷

Ces multiples portraits de Serge me renvoient aussi au portrait littéraire qu'en a fait Jean Malaquais dans son roman *Planète sans visa*, sous les traits d'Ivan Stepanoff.

Là aussi, nous retrouvons cette même absence au monde, ce retrait en soi-même d'un Serge/Stépanoff plus âgé, portant le poids de son histoire et « cette pyramide de cadavres » évoquée dans la correspondance houleuse entre Malaquais et Serge.

Perdu dans des pensées où il se laisse aller avec une certaine complaisance, Stépanoff semble s'être retiré du monde, pourtant en pleine deuxième guerre mondiale, comme s'il ne vivait plus dans l'époque.

Cette adhésion forcenée à la marche de l'histoire qui en faisait un être désincarné, insaisissable, presque inhumain en 1920, s'est retournée en 1940 en un imperceptible pas de côté qui en fait, paradoxalement, une ombre de cette ombre.

Un autre portrait, un peu plus tardif, celui de Claude Lévi-Strauss dans *Tristes tropiques*, nous apporte de quoi obscurcir davantage encore, l'image de l'homme lisse. C'est sur le bateau qui mène un certain nombre d'indésirables de Marseille aux Antilles, puis au Mexique, en février 1941. On y retrouve cette indistinction déjà relevée dans la photo de l'homme lisse, Lévi-Strauss parle même de « caractère presque asexué »⁸. On pourrait rattacher cette description à la volonté de passer sous silence, dans ses écrits, le domaine amoureux et sexuel comme si le militant communiste n'avait pas de vie, d'émotions, de désirs propres.

Et pour finir, ce témoignage poignant de Julian Gorkin, militant du POUM et compagnon d'exil de Victor Serge au Mexique, qui le décrit une dernière fois, mort, dans le poste de police où le chauffeur du taxi dans lequel il vient de mourir, a déposé son corps :

« Passé minuit, nous trouvâmes le corps. Dans une pièce aux murs gris, nue et misérable, il était étendu sur une vieille table d'opération. Les semelles de ses chaussures, usées jusqu'à la corde, étaient trouées. Il portait une chemise d'ouvrier. Un morceau de sparadrap maintenait sa bouche fermée, cette bouche qu'aucune des tyrannies n'était parvenu à bâillonner. Ce corps aurait pu être celui d'un vagabond recueilli par charité. Mais n'avait-il pas été un éternel errant de la vie et de son idéal ? Son visage portait encore une expression d'ironie amère et de protestation, la dernière de Victor Serge, un homme qui, sa vie durant, avait protesté contre les injustices humaines. »⁹

Victor Serge, mort, révèle un peu de lui, et son visage lisse exprime, pour une dernière fois, des sentiments qu'il avait su si bien contenir, et qui adoucissent, in extremis, l'image qu'il voulait donner de lui. De cette faille, c'est l'humanité de Serge qui surgit et éclaire tous ses précédents portraits d'une lumière bouleversante.

Chapitre 2

Le gel

La révolution russe, deux ans après, en 1919, est déjà emprisonnée dans les glaces, figée, peu à peu immobilisée par ses contradictions.

Victor Serge, qui vient d'arriver en Russie après avoir purgé cinq ans de prison dans les geôles françaises, après avoir participé à une tentative insurrectionnelle à Barcelone en 1917, après avoir été détenu de longs mois dans un camp d'internement parce que considéré comme clandestin et rouge par les autorités françaises, finit par être expulsé vers la Russie soviétique début 1919.

Très vite, Victor Serge va être lui aussi pris par ces contradictions bolcheviques (il adhère au parti communiste dès le mois de mai), s'y débattre tant bien que mal, lui aussi emporté par ce lent mouvement de banquise qui viendra bientôt engloutir toute la première génération des bolcheviks.

Les tenants d'une vision marxienne de l'histoire et les représentants de la pensée officielle se rejoignent sur l'inexorabilité du destin fatal de la révolution russe. Les seconds en profiteront d'ailleurs pour clore définitivement l'ère des révolutions, proclamant à qui veut bien les entendre (et bien les payer) que toute révolution ne conduit qu'à la dictature et qu'une seule voie est possible, celle du capitalisme, au siècle des siècles.

Ils nous ennuiant.

C'est en lisant les témoignages de ce passé si lointain mais finalement tellement proche par son sempiternel questionnement que nous pouvons peut-être réfléchir à d'autres moyens de vivre et de s'organiser ensemble.

Nous pourrions aborder l'oeuvre de Victor Serge, composée de ses Mémoires, de poèmes, d'une abondante correspondance, de nouvelles et de sept importants romans, sous l'angle de la métaphore météorologique.

En effet, dans plusieurs de ses livres, le climat semble avoir une influence appréciable sur le déroulement des événements historiques auxquels il est mêlé. Ces références climatiques ne sont d'ailleurs notables que lorsqu'elles prennent des formes extrêmes, froid intense, chaleur brûlante, comme si les événements cruciaux que Victor Serge a traversés méritaient un environnement climatique à leur hauteur.

C'est dans *Ville conquise*, un des romans composant le cycle des *Révolutionnaires*, que les paysages de gel s'étalent dans toute leur splendeur. Dès le premier chapitre, décrivant Petersbourg en 1919, le narrateur s'attarde sur la ville gelée pour en souligner la féerie.

« Le lendemain, les cavaliers de bronze sur leurs socles de pierre, couverts d'une poudre d'argent, semblaient sortir d'une étrange fête ; les hautes colonnes de granit de la cathédrale Saint-Isaac, son fronton peuplé de saints et jusqu'à sa massive coupole dorée, tout était givré. Les façades et les quais de granit rouge prenaient, sous ce revêtement magnifique, des teintes de cendre rose et blanche. Les jardins, avec les filigranes purs de leurs branchages, paraissaient enchantés. Cette fantasmagorie ravissait les yeux des gens sortis de leurs demeures étouffantes ainsi qu'il y a des millénaires les hommes vêtus de fourrures sortaient peureusement l'hiver des chaudes cavernes pleines d'une bonne puanteur animale. »¹

Ce panoramique sur Petersbourg désert, balayé par les rafales d'un vent glacial, où de pauvres « drapeaux rouges noircis pendaient aux portes de vieux palais sang-de-boeuf », souligne les dangers de cette troublante pureté du givre, semblant figer la révolution dans une immobilité mortifère.

Ces références à la pureté reviennent un peu plus tard sous l'oeil et le commentaire de deux personnages, contemplant Petersbourg, dans l'air d'une transparence parfaite du matin. Là encore, l'inactivité semble avoir figé la ville, ses habitants et le cours de la révolution.

« Tant de beauté signifiait peut-être notre arrêt de mort. Pas une cheminée ne fumait. La ville succombait donc. »² Le narrateur, porte-parole de Serge et de ces hommes (encore) imparfaits que seraient les bolcheviks en 1919, revendique avec hauteur cette impureté du vivant, cette impureté du mouvement, cette imperfection de l'action préférable à la pureté de l'idée.

Ainsi, expliquera-t-il, sans vraiment le justifier, son choix réaliste bolchevik au détriment de la « pureté » des anarchistes russes et des rebelles de Cronstadt de 1921.

« Nous ne sommes que les instruments d'une nécessité qui nous entraîne, nous emporte, nous exalte et passera sans doute sur nos corps [...] nous faisons ce qui doit être fait, ce qui ne saurait ne pas être fait. »³

L'exilé de partout se retrouve, près de vingt ans après, au Mexique, dernière étape d'une vie bouleversée par l'Histoire.

Là, une semblable stase caractérise ses descriptions d'un monde écrasé par le soleil. La même ambiance tragique règne sur les êtres et la mort n'est jamais bien loin. Une pauvreté immémoriale, ante historique, domine les habitants de ces lieux, figés dans leur état, plus morts que vifs.

« Le soleil calcine la terre, l'homme, la misère, la volonté de vivre »⁴

Et puis, comme un contrepoint parfait, son incroyable texte, *le séisme*, décrivant le volcan de San Juan de Parangaricutiro.

Ce long récit de sa montée au volcan débute comme un texte surréaliste, par des descriptions de rêves de séismes, de « temblores » secouant la terre mexicaine et influant sur les rêves de Victor Serge, mêlant de la plus parfaite manière les tremblements de terre réels et

ceux du rêve.

Victor Serge, ayant vécu tant de séismes de l'histoire, est soudain confronté dans cet exil mexicain, alors que la guerre bat son plein dans une bonne partie du monde (nous sommes en 1943) à cette expérience qui le bouleverse de fond en comble, ébranlant certaines certitudes matérialistes pour l'amener à plonger dans les ténèbres de la conscience humaine.

Etonnamment, toute cette première partie est ponctuée d'allusions à l'intuition, aux coïncidences, à une certaine forme de pensée analogique se rapprochant de la psychanalyse et de la poésie surréaliste.

Est-ce l'influence d'André Breton auprès de qui il a vécu quelques mois à Marseille en 1940/41, alors qu'il attendait un visa pour le Mexique? Ou l'influence de ce pays, de son climat, de sa végétation, de ses paysages, de ses habitants...?

En tout cas, les bouleversements vécus par l'humanité semblent trouver un écho dans ces tremblements de terre et le surgissement soudain, des profondeurs de la terre, d'un volcan à San Juan de Parangaricutiro.

Au fur et à mesure de la montée vers le volcan, nous sommes saisis par cet autre écho, nous renvoyant aux descriptions du givre de Petersbourg, à ce blanc paysage mortifère de l'hiver 1919. L'écho revient simplement renversé, puisque du givre blanc, nous passons au noir de cendre du volcan et de ses alentours.

Dans cette description, la mort est la grande victorieuse. Tout est recouvert de cette teinte noire et pour s'avancer vers le volcan, il faut dépasser « une tombe ridiculement effrayante. »⁵

Puis le volcan apparaît, nous sommes dans le royaume des morts : avec ses cieux noirs, son sol noir, sa pierre noire et les explosions lointaines et les lueurs rouges du volcan, du « feu central ». Nous avançons à travers un « bois mort », aux « arbres fantômes ».

Ces cendres semblent « une neige incolore » et comme à Petersbourg en 1919, tout est mort, mais contrairement au gel, il n'y

aura pas de relèvement, pas de renaissance. Là où le volcan a frappé, plus rien ne renaîtra, la terre est morte, la végétation aussi et cela pour longtemps. C'est un « ensevelissement inexorable », dans « un silence de destruction ».

La mort semble ici la plus puissante et le seul recours de l'humain est de fermer les yeux, refuser de voir le néant et continuer son « cheminement [...] d'insecte », ou bien d'accepter son destin, sa défaite. « La dernière vigueur de l'homme vaincu est dans le consentement. En disant « J'accepte », il affirme encore une sérénité supérieure à sa défaite. »⁶

Victor Serge, cet homme vaincu, livre ici son dernier combat, celui de l'acceptation de sa défaite, de son union finale avec un monde « en agonie ».

[...]

Chapitre 7

Au pays des soviets : un voyageur indésirable dans la Russie de 1920

À côté des révolutionnaires reconnus comme Berkman, Lepetit, Vergeat et Lefebvre, ou d'écrivains ou journalistes de gauche, vinrent en Russie soviétique nombre d'anonymes, certains idéalistes, d'autres aventuriers, marginaux ou espions, voulant parfois s'installer et contribuer à la construction d'un monde qu'ils espéraient nouveau, ou encore venant voir par eux-mêmes ce dont on parlait tant. Certains profiteront du deuxième Congrès de l'Internationale communiste se tenant à Moscou en 1920, pour se faire inviter ou envoyer par leur groupe, syndicat ou parti. Ainsi Mauricius, vieille connaissance de Serge de l'époque de *l'anarchie*, anarchiste individualiste, qui décide, à l'occasion de ce 2^{ème} Congrès de l'I.C., de venir faire un tour en Russie. Il prend soin de se munir de recommandations de camarades reconnus et d'un mandat du parti communiste français.¹

Il part avec un ami et un browning mais sans passeport et sans savoir vraiment ce qui l'attend durant son voyage, ni sur place. L'ère du tourisme connaît ses balbutiements et il faudra attendre la fin des années 1920 pour voir les premiers voyages organisés par et vers l'URSS. (Création d'Intourist en 1929) Pour l'heure, ce voyage apparaît comme tout à fait hasardeux vers un pays sortant d'une guerre civile, entouré de nations hostiles rendant son accès difficile et périlleux. D'ailleurs, son périple semble manquer singulièrement

de préparation : « Je pars pour la Russie, c'est évident, mais du diable si je sais comment y arriver. Après avoir hésité entre la Gare de l'Est et celle du Nord, j'ai choisi cette dernière, je ne sais trop pourquoi : ce doit être à peu près la direction. Et puis, nous verrons bien. »² Après être passé par l'Allemagne et la Finlande, Mauricius et son compagnon arrivent sans encombre à Petrograd au bout de trois semaines de voyage. Le jour suivant, ils repartent vers Moscou pour assister au 2^{ème} Congrès de l'Internationale communiste et à peine arrivé, Mauricius est arrêté par la Tcheka. Il a eu le temps de croiser Victor Serge, vieille connaissance et celui-ci l'a présenté à Kamerer, qui contrôle les délégués étrangers. Les comptes-rendus de cette rencontre entre Mauricius et Serge sont bien divergents : ainsi Mauricius rapporte le dialogue suivant : « Je finissais de manger, quand le consul à tête de poisson me présente Kibalchiche. Il y avait sept ans que je ne l'avais vu. Il a l'air stupéfait « Mauricius » s'écrit-il. – Eh oui Mauricius. Je lui explique que je suis mandaté par le Parti Communiste Français et que je viens assister au Congrès. – Tant mieux, me dit-il, la gauche anarchiste sera singulièrement renforcée. »³

Serge, lui, dans ses *Mémoires*, semble bien moins ravi de ces retrouvailles avec un passé dont il pensait s'être définitivement débarrassé et qui le rattrape, quelques années plus tard. Lui, le cadre d'un parti qui a la charge d'un immense pays comptant des dizaines de millions *d'âmes*, ne goûte pas spécialement ce retour du refoulé prenant la forme d'un Mauricius. Cette présence de son passé anarchiste individualiste le gêne et sa seule hâte est de s'en débarrasser en le renvoyant dans ses pénates : « Je déjeunais à la table des militants de l'Internationale (...) Nous vîmes s'approcher un personnage à lorgnons et grosse moustache d'un roux déteint sur une face rougeaude que je reconnus avec stupeur : Mauricius, ex-propagandiste individualiste à Paris, ex-propagandiste pacifiste pendant la guerre, ex-quoi encore ? »⁴ Le personnage *marque mal*, avec ses lorgnons et sa moustache rousse, il semble décalé, trop parisien pour cette

assemblée d'internationalistes, incarnant des idées *révolues*, désormais louche aux yeux du bolchevik Serge, trop marginal, trop farfelu, trop proche de ce qu'il fut. Serge ne peut donc que le soupçonner et tenter de l'écarter : « En Haute Cour, pendant le procès de MM. Caillaux et Malvy, un des chefs de la police parisienne avait tout à coup parlé de cet agitateur comme d'« un de nos meilleurs agents ». « Qu'est ce que tu viens faire ici ? lui demandai-je. – Je suis délégué par mon groupe, je vais voir Lénine... – Et ce qu'on a dit en Haute Cour, qu'en fais-tu ? – Une basse tentative de la police pour me discréditer ! » Il fut naturellement arrêté. J'eus à le défendre contre la Tchéka qui tenait à lui faire connaître, pendant quelque temps, le travail agricole en Sibérie, afin qu'il ne pût rapporter d'informations utiles sur les services de liaison de l'Internationale. On le laissa partir à ses risques et périls et il s'en tira fort bien. »⁵

Mauricius est promptement expédié par Serge, et en le traitant de flic ou d'espion, il s'évite ainsi la pénible tâche de se confronter de nouveau à son passé. Et en résumant aussi vite cet épisode de peu d'importance dans des mémoires tutoyant l'Histoire, Serge ne peut que passer sous silence certains détails gênants des mésaventures de Mauricius au pays des soviets. Certains détails sur lesquels je vais revenir.

Mauricius est donc emprisonné par la Tchéka, menacé d'être exécuté pour espionnage puis relâché au bout d'une semaine grâce à l'intervention de deux camarades anarchistes présents à Moscou pour le congrès : Lepetit et Vergeat. Dès lors, il participe au congrès au milieu des délégués français et rapporte anecdotes et remarques aussi bien sur le congrès que sur la vie quotidienne des délégués étrangers dans leur hôtel, ou sur la vie du peuple russe. Il revient à de multiples reprises sur Victor Serge, soulignant au passage son ambivalence : « Kibaltchiche, qui porte la blouse russe avec une grâce de prince et qui, mystérieux, un peu fuyant, craignant sans doute de se compromettre, n'en émet pas moins, de son air fin et avec une politesse d'ancien régime, des aphorismes cruels sur le communisme autoritaire. »⁶ Il signale d'ailleurs l'aide que lui

apporte Serge lorsque, une deuxième fois, il risque la prison et la déportation dans les mines d'Oural, tout en se demandant si ce n'est pas celui-ci qui l'a fait arrêter la première fois. Mais un peu plus loin dans son récit, il dresse un autre portrait de Serge, aussi ambigu que le premier, en voici quelques extraits : « Kibaltchiche est l'être le plus mystérieux que je connaisse. Son visage rasé, sous une chevelure blonde toujours très soignée, possède un air de distinction remarquable, mais d'une froideur de glace. Je ne l'ai jamais vu rire ; à peine si, de temps à autre, un sourire cruel et ironique plisse ses lèvres minces. Il parle un français choisi et raffiné, mais en général, il ne laisse tomber d'une voix douce que des aphorismes tranchants et terribles. Il possède la cruauté efféminée de Saint-Just. Je le crois capable de faire fusiller son meilleur ami. La misère et les dures années de prison n'ont pas atténué l'élégance de ses attaches et l'aisance aristocratique de ses manières, mais ont accentué sa réserve hautaine, son mutisme dédaigneux et la haine qu'il semble porter au genre humain. Son intelligence aiguë et pénétrante a la précision et l'implacabilité d'un couperet de guillotine.[...] Kibaltchiche est multiple et mystérieux comme un personnage de la fable. [...] Il a près de Zinowief, à Petrograd, un poste d'éminence grise, il écrit dans les journaux les mérites des bolcheviki. Pourtant, quand il daigne donner son opinion sur ce qui se passe en Russie, les mots qui tombent de sa bouche sont des verdicts implacables et féroces. »

⁷ Par-delà le style un peu redondant et appuyé de Mauricius et sa présentation de Serge en St Just, nous retrouvons ici ce que de multiples témoins de l'époque soulignèrent également : sa duplicité.

Quant à Mauricius, à l'image d'autres voyageurs de l'époque, il est partagé entre un désir de soutien sans bornes aux bolcheviks et un examen critique des manques et des erreurs du pouvoir soviétique. Ainsi il rapporte avec enthousiasme ses visites guidées dans les instituts, écoles et usines destinées aux délégués étrangers, par exemple à l'Institut de Culture physique : « Beauté, lumière, harmonie... une douceur monte en moi et un apaisement. La révolution tragique

et sanglante est loin, si loin dans les brumes du passé... Le soleil descend sur l'harmonie universelle [...] Comme pour concrétiser mon rêve, des athlètes presque nus, bronzés comme des gladiateurs samnites, de belles filles vêtues seulement d'un pagne blanc nous entraînent vers le gymnase : ce sont les élèves instructeurs... Le ministre me prend par le bras : « Eh bien, ami, êtes-vous satisfait ? – Je rêve aux temps bienheureux où tous les hommes auront la beauté de vos gymnastes, la grâce de vos instructrices ; où le travail se fera, ainsi que sur vos métiers, dans la joie de l'effort volontaire ; le temps où les enfants des hommes iront par les rues du monde porter des roses à Pallas Athénée. » Siemachko me regarda longuement, puis ses yeux errèrent dans le vide comme s'il voulait percer l'avenir. Et, tandis que nous regagnions nos voitures, il prononça d'une voix grave, profonde comme une prophétie : « Ces temps viendront. »⁸ Cet accueil des étrangers et ces visites organisées par le pouvoir bolchevik se mettent en place dès 1920 et Mauricius, malgré sa place un peu marginale parmi les visiteurs étrangers, n'y coupe pas et se laisse assez facilement bernier. Mais ailleurs dans son récit, il montre aussi la faim parmi le peuple, l'intolérance bolchevik, la place de la police et la formation d'une nouvelle bureaucratie, le mépris et la suspicion envers les paysans... Et dans ses conclusions sur l'idéologie bolchevik, nous retrouvons l'esprit critique de l'anarchiste individualiste : « Malheureusement, leur centralisme politique, leurs théories autoritaires, leur foi aveugle dans le marxisme, leur folie de se croire détenteur de vérités uniques et de vouloir imposer par la force ces idées qui souvent se révélèrent à l'expérience comme des erreurs majeures enrayèrent l'oeuvre immense accomplie par la Révolution [...] Si incultes qu'ils soient, les hommes ne sont pas de la matière inorganique, ils ont chacun une réaction individuelle, une idiosyncrasie. Ne pas tenir compte de cela, traiter ces hommes comme les pions insensibles et inertes d'un vaste échiquier, et prétendre, sans leur consentement, leur faire jouer la partie réglée à l'avance dans les livres savants par les maîtres réputés du jeu social, constitue l'erreur marxiste. »⁹

Il n'hésite pas d'ailleurs, lors de son long et périlleux voyage de retour, notamment lorsqu'il passe par l'Ukraine, à Odessa, à rencontrer des opposants au régime, socialistes-révolutionnaires et même, incognito, Makhno. La rencontre est surprenante, on ne sait si Mauricius, qui semble aimer la littérature et se bercer parfois d'un lyrisme douteux, n'exagère pas un peu, mais l'essentiel est dans les mots, simples et vrais, qu'emploie Makhno : « C'était la nuit, un cabaret borgne, éclairé par des quinquets rougeâtres et puants. Quand j'eus dit à la matrone, qui trônait devant un comptoir poisseux, ces mots étonnants : « Avez-vous des graines de soleil ? » elle m'emmena par un escalier de coupe-gorge dans une chambre isolée. Deux hommes y buvaient le thé en fumant. L'un était mon ami, le S.R, l'autre un paysan trapu aux traits taillés à coups de serpe : trente à trente-cinq ans mais des rides précoces, un front têtue, des yeux enfoncés profondément et limpides comme l'eau d'une source, une allure décidée et brutale, adoucie par le rêve nostalgique et éternel des Slaves.

Nous fûmes ainsi présentés : Un anarchiste français. Un paysan de l'Ukraine. Il me serra la main d'une étreinte rude. Puis il parla en un russe grossier :

« Les paysans de l'Ukraine ont fait la révolution pour se débarrasser des seigneurs féodaux qui les écrasaient et les exploitaient et ils n'admettront jamais le retour de l'ancien régime ; mais ils ne veulent pas non plus tomber sous le joug des fonctionnaires communistes : ils veulent être libres. Tous les paysans acceptent et aiment le régime des Soviets, mais des Soviets débarrassés de toute emprise gouvernementale. Les gens de Moscou et de Kharkoff ne connaissent pas la vie et la mentalité du paysan, ils ignorent ses goûts, ses besoins et ses possibilités, les plans économiques qu'ils ont voulu imposer par la force sont stupides et ont amené la plus grande désorganisation. Les fonctionnaires communistes sont des parasites qui veulent singer les seigneurs tzaristes et opprimer le paysan ; celui-ci veut bien travailler, mais non pour nourrir les fainéants. Il défendra sa liberté contre les usurpateurs.

— Les paysans de l'Ukraine sont-ils donc anarchistes ?

— Je ne saurais vous répondre, les paysans de l'Ukraine ne savent pas lire et beaucoup ignorent même ce que signifie ce mot : anarchiste. Ils veulent vivre en travaillant, ne subir le joug de personne et n'opprimer personne. »¹⁰

Enfin, Mauricius, en bon Français, met une dose d'amour slave dans son récit avec l'étonnant chapitre sur la princesse russe qu'il croise sur le chemin du retour. La princesse est anti-communiste et a trop lu Nietzsche mais c'est une âme pure, « incapable d'un sentiment bas », aimant « les crépuscules violets » et « les steppes désolées ». Et lorsque Mauricius apprend la mort de ses amis, Lepetit, Vergeat et Lefebvre, « elle resta longtemps silencieuse, puis elle dit : « J'ai de la peine pour la mort de ces hommes qui étaient mes ennemis... je les pleure parce que vous les aimiez et que l'amitié est le plus beau joyau du trésor humain... Prenez mes mains : elles sont froides... » Et quand les ténèbres furent toutes dans le logis, elle dit encore : « J'ai pensé que mes mains vous seraient douces... »¹¹

Evidemment, elle mourra et même si cette princesse n'existe que dans la tête de Mauricius, elle me touche car comme lui, j'aime les histoires d'amour triste et absolu.

Mais Mauricius, malgré tous ces périls, retourne en France. Ce n'est qu'un touriste d'un genre un peu particulier. Victor Serge, lui, a coupé les ponts. En venant en Russie, il doit vaincre, ou mourir. L'identification à cette révolution, et au parti qui prétend le mieux la représenter et la diriger, explique peut-être sa duplicité et cette volonté d'effacement dont parlait Magdeleine Paz. En tout cas, il n'est pas là pour voir, mais pour agir. Et il agit dès son arrivée, en participant aux éditions de l'Internationale communiste et en adhérant au parti.

Il n'y a plus de retour possible pour Victor Serge.

Chapitre 8

L'évolution longue et difficile de l'anarchisme au bolchevisme

Plusieurs textes, articles et lettres, témoignent de cette évolution, amenant finalement (je dirai presque, fatalement) Serge, vers la terre de ses parents, la Russie, et vers ses nouveaux maîtres.

Je ne passerai pas en revue tous ces documents, d'une part parce que je n'ai pas le souci de l'exhaustivité ni celui d'une prétendue objectivité, d'autre part parce que ce qui m'intéresse, dans cette évolution et ses multiples justifications, hormis l'aspect psychologique indéniablement palpitant pour qui la vie d'un témoin comme Victor Serge et donc sa trajectoire parfois pleine de méandres étonnants se lit aussi comme un roman du siècle, c'est aussi comment et pourquoi l'idée de pouvoir retrouve soudain, pour toute une génération, une fraîcheur séduisante.

Rappelons un peu les événements que vient de vivre Serge avant son départ en Russie, en janvier 1919. Serge sort de cinq années de prison à la Santé puis à Melun pour l'affaire de la bande à Bonnot et il est presque immédiatement expulsé de France. Il choisit de s'installer à Barcelone où il restera de février à juillet 1917. Il y travaille comme typographe et fréquente les milieux anarchistes, écrivant notamment dans le journal de la CNT *Tierra y Libertad*.

C'est dans sa correspondance avec E. Armand que Serge donne un premier aperçu de son progressif éloignement d'avec les idées et

le milieu qui furent pourtant les siens depuis son arrivée à Paris en 1909 : le milieu anarchiste-individualiste.

E. Armand fait partie de ce milieu depuis longtemps déjà, s'occupant notamment de divers journaux auxquels Serge collabore régulièrement. Et dans la lettre que Serge écrit juste au moment de son départ de Paris vers Barcelone, le 12 février 1917, il affirme encore : « compte absolument sur moi pour te faciliter ton travail de propagande ou pour t'y aider ». ¹ Mais très vite, les premiers différents apparaissent (ou réapparaissent) au sujet de l'affaire de la bande à Bonnot et de la collaboration d'André Lorulot au journal d'Armand, *Par-delà la mêlée*. Lorulot est aussi un anar individualiste, ayant participé au journal *l'anarchie* depuis sa création par Libertad en 1905, et ayant même assuré sa gérance jusqu'au moment où Serge et sa compagne Rirette Maitrejean vont le remplacer. Serge accuse Lorulot d'avoir eu une attitude tout à fait louche au moment du procès de la bande à Bonnot et va même jusqu'à le soupçonner d'être un indic. Il demande donc à Armand de publier une lettre dans son journal, dans laquelle il accuse Lorulot sans le nommer et annonce qu'il ne peut donc collaborer à ce journal, tant que celui-ci y participe. Il y ajoute d'ailleurs ce passage important, annonciateur de changements prochains : « Ma conception de notre lutte s'est pourtant modifiée assez sensiblement. Je ne crois plus que l'idéal anarchiste puisse tenir dans *une seule* formule, j'attribue bien moins d'importance aux mots qu'aux réalités, aux idées qu'aux aspirations, aux formules qu'aux sentiments et aux gestes de la vie. Je suis donc prêt à collaborer avec tous ceux dont la bonne volonté me sera fraternelle, sans attribuer grande importance à de secondaires divergences d'idées. » ²

Armand refuse la parution de cette lettre et lui demande même, en retour, de désavouer sa compagne pour ses « Souvenirs » sur le milieu anar individualiste et la bande à Bonnot qu'elle fit paraître en août 1913 dans le journal de droite *le Matin*.

Pour la défendre, Serge écrit alors, dans sa lettre du 3 mars 1917 :

« Elle ne cache pas son écoeurement et son découragement absolu devant les hommes et les actes qui, à ses yeux, ont gâché, profané, avili les Idées. Elle a son expérience amère – contre laquelle je ne puis rien. Je n'en suis pas (pas encore?...) à ce point-là. » ³

Complétant dans la lettre suivante, datée du 28 mars : « J'ai dit [au procès], ce que je répèterais volontiers que j'étais écoeuré de voir nos idées, si belles et si riches, aboutir à un tel gaspillage crapuleux de jeunes forces dans la boue et le sang.

Et que j'étais navré de pâtir pour une telle cause. [...] Il est vrai que j'ai supplié Rirette de quitter sans retour « certains milieux » – les milieux où, de notre pensée, de notre lutte, de nos forces, on fait je ne sais quelles abominables choses. Ceux où j'ai vu des *camarades* se voler, se diffamer, se battre – à la manière des anthropoïdes, selon ton expression – se tromper, s'injurier, s'excommunier, se vendre les uns les autres, où j'ai vu l'amour libre devenir une chiennerie et tant de jeunes vaillances dégringoler par l'illégalisme dans la vie-pègre puis dans les prisons.

Vues de loin, ces choses ont peut-être un certain caractère épique (!!!). De près, elles donnent la nausée. Les milieux où elles se passent font un tel mal à *nos milieux* que je conseille à tous ceux auxquels je puis parler de les fuir – puisqu'on ne peut les détruire... » ⁴

Encore une autre, datée du 13 avril : « Je vois notre mouvement s'en aller tous les jours en ratiocinages, en « histoires » de ce genre, en lamentables « expériences » d'illégalisme ou d'autre chose ; je vois partout des indigences morales, des étroitesse idéologiques, des prétentions, des petitesse. Nous sommes, entre nous, désespérément *les mêmes* que les autres – que les gens du vieux monde. Eh bien, j'ai un tel désir de fuir tout cela... » ⁵

Ses dégoûts se précisent ici, et même si l'Espagne est un première étape dans cette fuite, le milieu anar barcelonais lui rappelle encore trop celui qu'il vient de quitter : « Il convient d'être d'une excessive réserve envers les nôtres, pour cause d'intolérance politique absolue. » ⁶ Il aspire à autre chose, à un territoire politique inédit qui le

sortirait de cette vieille Europe, de son vieux mouvement ouvrier et de ses « ratiocinages ».

La révolution russe tombera donc à pic.

Dans sa lettre suivante, celle du 12 mai 1917, il précise encore sa pensée, en ce qui concerne l'évolution néfaste de l'anarchisme individualiste : « J'achève de lire la collection de *pendant et par delà la mêlée*. Je ne peux te cacher que j'y trouve un mélange de choses excellentes et détestables. À force de s'orienter vers l'égoïsme, ce mouvement aboutira à un résultat désastreux : il *se suicidera*. [...] Et l'inactualité aussi m'attriste parce que chez beaucoup il signifie pauvreté de sentiments et absence d'idéalisme. Car on ne peut pas, fût-on enfermé dans la plus épaisse tour d'ivoire, ne pas *souffrir* au moins en son âme intime de ce qui se passe.

Je suis peut-être dur à juger ainsi. C'est surtout que je suis déçu, navré de cela comme de tout. J'aime les idées je ne puis les voir sabotées d'un oeil indifférent. [...] Le résultat de cette propagande d'Individualisme amoindri, c'est la production d'une espèce de camarades *qui ne s'intéressent à rien*... La guerre ? – Mon vieux, je suis inactuel. – La révolution russe ? – Tu sais, les révolutions, la foule, moi... – La propagande ? – Oh ! Moi, j'en suis revenu... Et de tout. « Je me débrouille, je suis végétarien », c'est tout. »⁷

Il ajoute quand même, après cette salve de dures critiques : « Je t'écris ainsi parce que je m'intéresse encore infiniment à ce mouvement. »

Mais dans la lettre suivante, du 26 mai, l'une des dernières envoyées de Barcelone, il finit par s'en prendre à son ami lui-même : « je vois l'impossibilité absolue de nous entendre sur quoi que ce soit. Ton individualisme aboutit à un propriétéisme étroit et satisfait. Tu proclames inintéressant tout ce qui diffère de ton opinion. [...] Comme la misère et toutes ces horreurs dont on ne cesse de crever. Même toi qui t'imagines qu'on peut « vivre ». »⁸

Voici donc close la première étape de cette évolution qui le mènera certainement bien plus loin qu'il ne pouvait l'imaginer à cette époque.

En tout cas, au dégoût s'ajoute un ras-le-bol certain pour un certain type d'idées, de personnes, qu'il a trop bien connues et dont il a assez. Et sa participation à un mouvement anarcho-syndicaliste comme la CNT espagnole montre déjà un premier éloignement en acte de son anarchisme premier, féroce anti-syndicaliste.⁹

L'étape suivante, je la relèverai dans les cinq lettres qu'il adresse à Pierre Chardon, directeur du journal *La Mêlée*, autre organe anarchiste-individualiste, de novembre à fin décembre 1918 et publiées sous le titre « Lettres d'un emmuré » dans les numéros 14, 15, 17, 18 et 19 de ce journal.

Ces lettres sont écrites au moment où Serge est encore une fois enfermé, cette fois pour « infraction à l'arrêté d'expulsion et d'interdiction de séjour ». En effet, il est revenu de Barcelone fin juillet 1917 (malgré son arrêté d'expulsion) et se trouve donc à Paris de manière clandestine. Il est arrêté début octobre et sera interné d'abord à Fleury-en-Bière (Seine-et-Marne) jusqu'à la fin mars 1918, puis au camp de Précigné dans la Sarthe, d'avril 1918 à janvier 1919, date de son expulsion vers la Russie.

Deux tendances s'affrontent (ou se complètent) chez Serge, au moins depuis son expérience espagnole : son anarchisme individualiste, nécessairement méfiant des foules et de leurs emportements et son vif intérêt pour les luttes de son époque et son désir d'y participer.

Quoi de plus normal, après tout, pour celui qui a été privé de longues années de liberté, mis à part, en-dehors de fait et non par choix, et qui, à l'heure où il écrit ces « Lettres d'un emmuré », l'est encore.

Ainsi dans sa première lettre, publiée dans le n°14, on trouve cette profession de foi, typiquement individualiste, bien dans le ton de ce courant : « C'est que la plupart des hommes, qu'ils en conviennent ou non, ne vivent que parmi les foules, portés par leurs flots ; or, elles ont besoin de force, de sentiments, de grands espoirs, de grandes craintes et d'aveuglements poétiques ou passionnés : non de clairvoyance.

La clairvoyance – le plaisir de chercher, de comprendre, de contempler – n'est accessible qu'à celui qui s'isole, et s'isoler requiert un effort dont le commun n'a pas même l'idée et qui est difficile à tous. » Il ajoute un peu plus loin, comme se parlant à lui-même afin de se prémunir d'enthousiasmes par trop aveugles : « À aucun moment ne renonce à être une créature de pensée. Toute une probité en résulte – une de celles que l'on ignore le plus – et qui consiste à n'accorder créance qu'après examen, à n'affirmer qu'après certitude acquise, à ne jamais prendre ce que l'on souhaite pour le vrai, à ne jamais confondre entre elles les vérités d'ordres différents, à rechercher, à estimer la pensée d'autrui – la pensée contraire à la vôtre – à se défier de soi-même. »¹⁰

Mais dans la lettre suivante, publiée dans le n°15, il revient en la complétant sur sa méditation précédente pour s'en prendre, comme il l'avait fait dans ses lettres à Armand, à une certaine facilité de pensée de cette tendance de l'anarchisme.

Ainsi il se reconnaît toujours comme un « en-dehors de cœur et d'esprit libres », conservant « le mépris des foules qui sont moutonnières et bornées, qui n'adorent que la force... [...] On peut dire d'elles et prouver qu'elles sont toujours inférieures à l'homme seul. » Mais il prend soin de ne pas se tenir en-dehors des événements de son époque, comme le font certains de ses camarades : « Quel pessimisme se dégage de certaines appréciations actuelles sur la vie sociale et le peuple ! À l'heure où la vie tout entière est labourée par les souffrances de la guerre, où l'élite d'une race jeune se débat contre les pires dangers pour affirmer son idéalisme, l'on va jusqu'à dire que de ces événements, « intéressants au point de vue historique », il ne peut en sortir aucun résultat individuel ou social sérieux. Vraiment ?

Mais qu'est-ce donc que ce « peuple » méprisable ? Où le rencontre-t-on ? N'est-ce pas vous et moi aussi ? »¹¹

Cette volonté de s'inclure dans le mouvement de l'histoire, de ne plus être un de ces « inactuels » l'amène, bien sûr, à s'intéresser aux bouleversements révolutionnaires en Russie.

Nous sommes en novembre 1918, un an a passé depuis la révolution d'octobre et Serge, comme beaucoup, voit avec espoir ces bouleversements, tout en conservant pour l'heure un point de vue critique, au moins pour les camarades : « On tente de bâtir autre chose. Y réussira-t-on ? Je l'espère, sans plus. »¹²

Il souligne d'ailleurs la place des individus dans ces événements, tentant de concilier les deux tendances qui s'opposent encore en lui : « Ce régime s'est effondré sous les coups d'une élite très idéaliste et très individualiste aussi, qui aura bien vécu son temps. Il me semble que c'est déjà un résultat individuel et social assez sérieux. [...] En tout cas les moujiks qui veulent la terre et la prennent, les intellectuels qui disent : l'heure est venue de faire ce dont nous avons tant parlé, tous ces individus, toutes ces masses cherchent à conquérir un peu de bien-être, à réaliser un peu d'idéal, vivent et travaillent pour la vie. S'ils échouent leur sol restera défriché. [...] S'ils réussissent les jeux de l'illusion et du rêve, de la bêtise et de l'intelligence, de l'égoïsme et de l'amour recommenceront en leur nouvelle cité. Un pas seulement aura été fait en avant. Il y aura tout de même, là-bas, un peu moins d'erreur, de méchanceté, d'iniquités, de violences, de roideur dans les rapports entre les animaux de l'espèce « homme ». »¹³

Il conclue en réaffirmant la nécessité de lier l'amélioration de « notre sort personnel » et « l'amélioration du sort commun. ». « Bon gré, mal gré, nous sommes des animaux sociables. »¹⁴ Dans le n°17 de *La Mêlée*, par contre, apparaît en première page un article titré « Sur la révolution russe », sous la plume de Pierre Chardon, où l'on trouve le point de vue critique d'une partie des anarchistes français contre l'autoritarisme bolchevik et leur répression des anarchistes russes, ce dont ne parle pas Serge : « Si peu que nous soyons renseignés sur ce qui se passe en Russie, nous savons que les anarchistes et les bolschewiki se sont livrés bataille. Ils étaient unis pour lutter contre Korniloff, contre Kerensky. L'arrivée au pouvoir des bolschewiki a brisé cette union. En même temps qu'ils se rapprochent des intellectuels bourgeois, les bolschewiki se séparent des anarchistes, et à

Moscou ils ont chassé les libertaires des immeubles où ceux-ci s'étaient installés. Point n'est besoin de détails pour comprendre ce qui s'est passé : la lutte éternelle a repris entre l'État – un État socialiste, mais qui exerce toutes les prérogatives attachées au gouvernement d'une nation – et les en-dehors. »¹⁵

Dans sa lettre suivante, publiée dans le n°18, Serge précise sa pensée et montre de quel côté, de plus en plus, son choix va s'opérer.

Après une introduction incisive : « Inactuels, certes, puisque nous ne pouvons rien empêcher des malheurs survenus, rien leur dérober de plus que notre âme ; c'est bien mais ce n'est, à mon humble avis, que la meilleure philosophie des vaincus et des prisonniers... »

Car enfin, ce n'est pas cela que nous devons vouloir mais, d'un seul mot direct et lumineux : *la vie complète*. », il montre les premiers signes du détachement progressif de sa « famille » politique, pourtant persécutée en Russie comme l'écrivait Pierre Chardon. Ce détachement se traduit par cette envie bouillonnante d'action, de se joindre à « la mêlée ». L'heure de la contemplation, celle du philosophe au-dessus de la mêlée, est passée : « Sans une intense activité extérieure (physique : le travail, – sociale : l'association et la lutte) la vie humaine, quelle que soit la sagesse dont elle se pare, s'appauvrit. Une pensée est une action qui commence, et si la pensée ne s'épanouit pas en action elle avorte. »¹⁶

Victor Serge est sur le départ. Et l'on sent, à travers ces lignes, qu'il bout littéralement d'impatience. Alors, encore une fois, il écrit à sa vieille famille, plus pour affirmer que pour expliquer ou convaincre. Les tentatives d'explication viendront après, lorsqu'il aura pris son parti et que de Russie, il tentera, pendant encore quelques mois, de convaincre les camarades anarchistes plus ou moins hostiles, de soutenir le régime soviétique. Ce sera alors oeuvre de propagande.

Ici, c'est encore le Rétif qui parle et qui clame son désir d'en être, de jouer un rôle, puisque cela semble possible : « Toute la réalité nous appelle. L'heure actuelle est passionnément intéressante. Y demeurer

inactuels ce serait renoncer à la moitié de ce qu'elle peut nous donner et de ce que nous pouvons faire. Je voudrais, au contraire, qu'à la première possibilité, nous nous « réveillions d'entre les morts ». Dans les transformations qui s'accomplissent d'un bout à l'autre du monde, que de naissances, que de promesses ! Efforçons-nous de les comprendre, parlons-en, étudions-les. Il nous appartiendra bientôt de dire *notre mot* et de faire *notre tâche* dans les grandes tâches communes qu'il serait fou de dédaigner. »¹⁷

C'est dans la dernière de ces « lettres d'un emmuré », que Serge précisera qu'il part en Russie. Son mot, il pourra le dire. Il en dira et en écrira même beaucoup, mais peut-être pas avec toute « la clairvoyance », ni toute « la probité » qu'il préconisait dans sa première lettre pour ne pas renoncer « à être une créature de pensée ». Il faut dire qu'il travaillera, quasiment dès son arrivée en Russie, au service de la propagande de l'I.C., se transformant donc, et avec quelle vitesse, en menteur professionnel.

Mais revenons à cette dernière lettre, datée du 15 décembre 1918 et publiée dans le n°19 de *La Mêlée*, le 1er février 1919. Dans cette dernière lettre, dédiée à Pierre Chardon, il revient encore une fois sur les erreurs tragiques de la période de l'anarchisme illégaliste : « Mais nous avons à tenir compte aussi de notre passé particulier. Là, il semble que nous nous soyons trompés. Que d'échecs, d'insuccès, et quel marasme pour finir ! Je ne puis pas oublier les années de vie que j'ai perdues par suite de circonstances tragiques et lamentables. Je ne puis oublier ni les jeunes énergies qui se sont tristement gaspillées, ni la somme de souffrances stériles qu'il a fallu subir. Si tant de force s'était orientée en de meilleur chemin, que n'aurions-nous pu réaliser ? »

Ce qui nous a manqué, c'est un haut idéalisme. »¹⁸ Bien sûr, presque par habitude, il réaffirme encore une fois la nécessité de « la conscience individuelle », « la seule valeur humaine supérieure à toutes contingences ». Mais là encore, Serge complète cette affirmation par la nécessité de participer au sort commun, et en particulier, à celui du peuple russe.

« Être soi-même, mais prêts à collaborer avec toutes les bonnes volontés – à soutenir librement tout effort émancipateur – Pas inactuels donc, car la vie est action dans le présent et car jamais moment historique ne fut plus intéressant.

Quelle est la portée des transformations sociales accomplies en Russie? Nul ne peut le prévoir. [...] On peut donc attendre de longues répercussions du mouvement russe. Sitôt qu'il sera bien connu, son importance deviendra capitale. Partout deux conceptions de la vie vont se trouver en présence. L'une représente, pour l'individu comme pour la société, le progrès, et je crois que *nous devons*, (à notre façon s'entend) la servir. Quelles que soient les erreurs du moment, nous ne pouvons, en tout cas, nous désintéresser de faits historiques sur lesquels l'avenir se fondera et qui permettent le plus grand espoir. »¹⁹

« Servir » donc « le progrès », voilà bien un langage qui se rapproche, malgré toutes les précautions oratoires de Serge, les « à notre façon », « les erreurs du moment », de la propagande bolchevik. Serge est sur le point de passer le pont, là où les fantômes viendront à sa rencontre. Les vieux fantômes du pouvoir, de la police, des raisons d'État...

Alors, parce que ce texte est beau, malgré tout, livrons les derniers mots de l'anarchiste Le Rétif, avant son passage. Toujours dans ce n°19 de *La Mêlée*, dans un ajout datant du 29 décembre 1918, un mois avant son embarquement :

« Je vais être LIBRE, là où m'attirent tant d'idées vivantes, tant de volontés, tant d'espérances hautes, *en Russie*. [...] »

Ma joie est inexprimable d'aller prendre ma part des peines et des labeurs de tous ceux qui, en Russie, continuent l'immense entreprise de transformation sociale. Je crois qu'ils seront de grands ouvriers de progrès et qu'ils élargiront bellement l'horizon humain.

Je vais, pour ma part, vers l'incertain et l'inconnu avec une confiance absolue. Les plus dures épreuves n'ont fait que confirmer et assurer ma pensée – ma conception de la vie.

Je reste fidèle aux claires idées, heureux de les pouvoir bientôt servir et réaliser par toute mon activité. [...] Je reste de cœur avec vous et je vous serre cordialement la main. »²⁰

Cette poignée de main finale est un adieu. Le Rétif s'éloigne. C'est désormais Victor Serge, le bolchevik, l'homme d'action, l'homme de propagande et de pouvoir, qui va prendre sa suite.

Nous pouvons compléter cette tentative de compréhension de l'évolution de Serge par un texte écrit et publié à peu près à la même période que les lettres précédentes, « L'esprit révolutionnaire russe ». ²¹ Ce texte sera publié en sept parties dans le journal *le libertaire*, du 26 janvier au 6 avril 1919. On y trouve, dans la première partie, quelques-unes des raisons permettant à Serge d'espérer en cette révolution russe.

Rappelons quand même que Victor Lvovitch Kibaltchitch est le fils d'émigrés russes opposants au tsarisme et qu'il a toujours été sensible, dès sa prime enfance, aux événements russes : « Il y avait toujours sur les murs, dans nos petits logements de fortune, des portraits de pendus. Les conversations des grandes personnes se rapportaient à des procès, à des exécutions, à des évasions, aux chemins de la Sibérie, à de grandes idées sans cesse remises en question, aux derniers livres sur ces idées... »²²

De même, cette lettre en mars 1911, où il répond à une critique à propos d'un article où il faisait l'éloge du socialiste-révolutionnaire Sazonov et du sacrifice de sa vie contre le tsarisme. Il y développe déjà sa théorie de la pensée s'accomplissant dans l'action et de la jeunesse et de la vitalité du peuple russe, symbolisée par le geste de Sazonov : « Peut-être ce sacrifice, qui à toi te paraît insensé, n'est-il au contraire chez le Russe point blasé, point incurablement sceptique, jeune de cœur et d'esprit, qu'un signe de générosité exceptionnelle – c'est-à-dire l'épanouissement de sa personnalité. »²³

En revenant à son article, « l'esprit révolutionnaire russe », nous remarquons de nouveau cette croyance biologique en la croissance

plus ou moins avancée des différents peuples : « les peuples jeunes s'aperçoivent qu'ils sont exploités, leurrés, torturés. Un immense idéalisme se lève en eux, l'esprit révolutionnaire souffle sa tempête sacrée. Les idées deviennent des valeurs vivantes. [...] La Révolution russe tente de fonder dans le monde la première société socialiste. Chaque peuple a son heure d'enthousiasme destructeur et créateur. Le peuple russe n'oeuvre-t-il pas en ce moment pour tous les autres autant que pour lui-même ? Pourquoi donc faut-il que ces autres soient envers lui aussi incompréhensifs et injustes ? »²⁴

S'en suit un long historique de cet esprit révolutionnaire russe montrant comment s'est forgée peu à peu cette génération des révolutionnaires de 17, des hommes prêts au sacrifice, « devenus durs envers eux-mêmes, durs à l'ennemi dont ils n'attendent rien, peu jouisseurs, surtout au sens français du terme, sachant souffrir et se dévouer. »²⁵ Nous retrouvons toujours cette fascination pour le sacrifice, faisant écho à certains articles du Rétif, comme par exemple « Anarchistes-bandits », publié dans *Le Révolté* du 6 février 1909, journal de la colonie libertaire de Boisfort, en Belgique. Il y fait l'éloge de « deux de nos camarades russes » qui, après avoir foiré un braquage, « sont poursuivis par la foule et les policemen » (cela se passe dans la banlieue de Londres), et « soutiennent contre eux une lutte désespérée » dans laquelle ils finissent, après avoir blessé moult personnes, par se réserver « leurs dernières balles ». Serge le Rétif ne peut retenir sa plume et se laisse aller à un lyrisme tout à fait sacrificiel : « ...que leur mort nous soit un exemple et grave en notre mémoire la sublime devise des camarades russes : les anarchistes ne se rendent pas ! »²⁶

Cette fascination expliquera aussi, en partie, l'attraction morbide pour le parti des massacreurs et cette foi en une révolution avançant, grandissant par le nécessaire sacrifice d'anonymes, le dévouement aveugle à la Cause... Se perdre, s'oublier dans la masse, participer à ce qu'il imagine comme une éruption humaine, un chaos primordial, laisser pour un temps cette lourde raison, lâcher tout, partir.

L'Individu, le Moi souverain paraissent bien loin, dans cette prose pré-bolchevik : « C'est qu'il faut d'innombrables sacrifices à chaque pas que la vie fait en avant. »²⁷

Cela renvoie aussi à tout le cycle romanesque des *révolutionnaires* où l'individu n'apparaît jamais seulement comme l'expression d'une trajectoire individuelle mais avant tout comme la traduction de forces qui s'affrontent, évoluent, naissent ou disparaissent.

Pour finir, s'éloignant de la vieille Europe, Victor Serge oppose cette « foi sans réserve » des révolutionnaires russes, héritière de la tradition chrétienne, à ces « nations usées par des siècles de civilisation malsaine [qui] finissent par perdre cette double passion du réel et de l'idéal. Trop de raisonnements subtils ou fallacieux ont oblitéré chez elles le sens primitif du vrai. Des scepticismes contraires ont miné les convictions ; nul ne prend plus les idées au sérieux. On a trop jonglé avec les mots, les symboles se sont effacés. Dans les âmes diminuées il ne reste plus que l'ombre et le parfum des anciennes beautés. Les Slaves, venant à la vie avec toute leur frustre jeunesse leur apportent des trésors de candeur et de foi. »²⁸

Mais cette foi, digne des premiers chrétiens, cette foi portée par ces « hommes d'énergie et d'amour, ceux qui pensent, ceux qui croient, ceux qui aiment, ceux qui détruisent et créent... »²⁹ se mettra bien vite, très vite, au service d'une nouvelle Inquisition. Parce que la foi n'a pas de doutes ni de scrupules, elle ne s'attarde pas « à rechercher, à estimer la pensée d'autrui » ni « à se défier de soi-même ». Et la foi, pour ceux qui ne la partage pas, elle s'impose, non pas par les idées, mais par le fer, mais par la prison, mais par la police, mais par la toute-puissance de l'Etat.

Bien entendu, l'angle psychologique n'explique pas tout, mais nous pouvons remarquer quand même qu'en des périodes bouleversées comme celle de l'entre-deux-guerres en Europe, les individus sont mus par des courants parfois souterrains que l'on a du mal à expliquer seulement par l'état de la lutte entre le capital et le travail et les conditions générales d'exploitation. Les enthousiasmes, les

peurs, les frustrations peuvent prendre très vite des ensembles humains, au-delà même des différences antérieures et l'on peut voir des pacifistes devenir soudain féroce­ment bellicistes en 1914 ou des anarchistes farouchement individualistes et anti-autoritaires se découvrir un jour de 1919, bolchevik.

Mais d'autres, des minoritaires bien sûr, résistèrent à cette tentation de la perte, et s'arc-boutèrent sur l'humaine sympathie, celle qui peut nous mener, tout aussi impétueusement parfois, vers l'autre, sans méfiance, ouvert, en état d'hospitalité, prêt à recevoir, à échan­ger. Et en des moments de peur et de manipulation intense des affects comme aujourd'hui, il est peut-être utile, à toi, moi, nous, de forger ensemble une contre-peur, une confiance éclairante, non pas niaise ou angélique, mais active, combattante et toujours attentive à la tentation de la perte dans les grandes simplifications.

Aimer et se battre.

Chapitre 9 L'anarchisme individualiste de Victor Serge

*Il est entré en lui une grande haine des tortionnaires
et un grand dégoût des torturés.
Georges Darien, Les Pharisiens*

Victor Serge ne s'est jamais vraiment remis de son passé anar­chiste.

Jusqu'à la fin de sa vie, il éprouvera le besoin de revenir sur cette période, pour justifier son évolution politique, dénoncée par certains comme un reniement, mais aussi pour exorciser les démons attachés aux hommes et aux événements de cette époque, voire peut-être pour se libérer d'une certaine mauvaise conscience.

Son passage par l'anarchisme est d'autant plus intéressant qu'il se place à la rencontre de plusieurs histoires, parfois contradictoires, et que son influence ne sera pas négligeable dans l'évolution de ce mou­vement, quoi qu'il pût en dire par la suite, évolution qui jouera aussi son rôle, en retour, sur le départ de Serge vers un ailleurs tout aussi problématique.

Le jeune Victor Serge arrive à Paris en août 1909 et fréquente immédiatement « la tendance extrême » du mouvement libertaire français : l'anarchisme individualiste. Il n'y vient pas par hasard. En Belgique déjà, où il naquit en 1890, il participe au Groupe Révolutionnaire de Bruxelles, issu de la « colonie anarchiste » *L'Expérience* à Stockel près de Bruxelles. Cette communauté s'essaye à la vie en commun, au jardinage et à l'élevage des poules, mais est

ouverte aussi sur l'extérieur, éditant brochures et journaux, organisant conférences et représentations théâtrales. Victor Serge fréquente régulièrement le lieu et écrira même ses premiers articles dans les journaux successifs édités par la colonie : *Le Communiste* puis *Le Révolté*.

Voici comment il décrit dans ses *Mémoires*, la véritable révélation que fut cette rencontre avec les « milieux libres » anarchistes, communautés où se conjuguèrent la propriété commune et la mise en pratique d'idées diverses : amour libre, contraception, végétarisme... Ici, c'est la communauté d'Aiglemont, dans les Ardennes :

« Nous arrivâmes par des sentiers ensoleillés devant une haie, puis à un portillon... Bourdonnement des abeilles, chaleur dorée, dix-huitième année, seuil de l'anarchie ! Une table était là en plein air, chargée de tracts et de brochures : *Le Manuel du soldat* de la CGT, *L'Immoralité du mariage*, *La Société nouvelle*, *Procréation consciente*, *Le Crime d'obéir*, *Discours du citoyen Aristide Briand sur la grève générale*.

Ces voix vivaient... Une soucoupe, de la menue monnaie dedans, un papier : « Prenez ce que vous voulez, mettez ce que vous pouvez. » Bouleversante trouvaille ! Toute la ville comptait ses sous, on s'offrait des tirelires dans les grandes occasions, crédit est mort, méfiez-vous, fermez bien la porte, ce qui est à moi est à moi, hein ! M. Th, mon patron, propriétaire des mines, délivrait lui-même des timbres-poste, pas moyen de le rouler de dix centimes, ce millionnaire ! Les sous abandonnés par l'anarchie à la face du ciel nous émerveillèrent. On suivait un bout de chemin et l'on arrivait à une maisonnette blanche, sous les feuillages. « Fais ce que veux », au-dessus de la porte, ouverte à tout venant. Dans la cour de ferme, un grand diable noir au profil de corsaire haranguait un auditoire attentif. De l'allure, vraiment, le ton persifleur, la répartie cassante. Thème : l'amour libre. Mais l'amour peut-il ne pas être libre ? » ¹

La tendance anarchiste-individualiste est née d'une frénétique fin de dix-neuvième siècle où se côtoyaient les recherches littéraires les plus extravagantes, les explorateurs bigarrés d'un « long, immense et

raisonné dérèglement de tous les sens » et les adeptes forcenés de *la propagande par le fait*², bien décidés à tout foutre en l'air, ici et maintenant.

Il n'est pas étonnant qu'après de tels débuts, ce courant attire à lui tous les individus qui ne se satisfont pas de ce monde, les fortes têtes, les mal embouchés, les épris d'idéal et d'une philosophie de l'action, ceux qui veulent tout, tout de suite. L'anarchisme individualiste connaîtra donc un retentissement certain au début du vingtième siècle, au moins jusqu'en 1914 où tout disparaîtra dans l'horreur et le sang...

Après cette guerre, ce courant s'effacera peu à peu, l'heure n'étant plus à l'exaltation de l'individu, mais plutôt à celle des masses, des chefs et de la prise de pouvoir.

Mais nombre d'idées et une manière de critiquer la vie quotidienne renaîtront presque sans le savoir, bien plus tard, et perdurent aujourd'hui encore.

Cette critique de la vie quotidienne explore tout ce que les tenants divers de l'ouvriérisme ont toujours mis de côté : l'amour et la sexualité, l'alimentation et la manière de se soigner, le travail et l'activité, une certaine vision de « la nature » et une dénonciation, déjà, de la société de consommation.

Que ce soient les surréalistes, les sociologues de l'école de Francfort, les situationnistes ou certains marxistes critiques (par exemple le groupe *Socialisme ou barbarie*), ceux-ci reprendront, en les amplifiant, ce dévoilement de tout ce qui *tient* l'homme des sociétés modernes, les diverses manières dont l'aliénation possède de plus en plus totalement, les corps et les esprits.

Il est intéressant, aujourd'hui, de repérer les récurrences de deux types de discours déjà antagoniques au début du vingtième siècle, celui des partisans d'un anarchisme ouvrier, assez proche finalement d'un certain marxisme officiel par son culte du travail et de l'organisation et celui des anars individualistes. Aujourd'hui comme hier, ceux qui veulent vivre autrement, ici et maintenant, sans attendre

une hypothétique révolution, seront traités d'alternatifs ou de lâcheurs (de la lutte sociale) : « ils cherchent à s'arranger le mieux possible dans la société du moment, sans s'occuper de la collectivité, sans se soucier de l'avenir et de ceux qui viendront après eux ».³

Alors que les anarchistes individualistes et leurs successeurs hétéroclites, situationnistes, autonomes, squatteurs et patin couffin, affirment leur projet théorique en accord avec leurs pratiques quotidiennes. À cette exigence s'ajoute souvent une dénonciation provocante de ceux qui acceptent de se soumettre à ce monde, sur le mode : « s'il y a des maîtres, c'est parce qu'il y a des esclaves ».

Ainsi se développera, dans ce courant hérissé d'individualités souvent tonitruantes, Zo d'Axa et son journal *L'En-dehors*, Georges Darien et *L'ennemi du peuple*, Albert Libertad et *l'anarchie*... , un discours s'en prenant aux fables, au peuple, aux ouvriers, aux syndicats, masses aveugles ballottées de ci de là, au gré de leurs chefs, par opposition à l'Individu conscient, tentant de diriger sa destinée : « Notre escarmouche pour la liberté – toute la liberté – laisse à chacun l'exquise allégresse d'être soi, de façonner son postulat, de prendre conscience du microcosme, centre de l'Univers, qu'est toute individualité pensante.

Nous combattons contre la misère morale des masses, cause unique de leur misère matérielle ; contre l'anémie cérébrale des fables ; contre les lâchetés mortelles en quoi se berce l'indolence des peuples. »⁴

Dans de multiples articles de *l'anarchie*, Libertad⁵ puis plus tard, à partir de 1909, Victor Serge, reviendront sur cette dénonciation du peuple.

Ainsi le 1er mars 1906, dans l'article *Le criminel*, Libertad écrit : « C'est toi le criminel, ô peuple, puisque c'est toi le souverain. Tu es, il est vrai, le criminel inconscient et naïf. Tu votes et tu ne vois pas que tu es ta propre victime. (...) Tu es le volontaire valet, le domestique aimable, le laquais, le larbin, le chien léchant le fouet, rampant devant la poigne du maître. Tu es le sergot, le geôlier et le mouchard. Tu es le bon soldat, le portier modèle, le locataire bénévole. Tu es

l'employé fidèle, le serviteur dévoué, le paysan sobre, l'ouvrier résigné de ton propre esclavage. *Tu es toi-même ton propre bourreau*. De quoi te plains-tu ?

Tu es un danger pour nous, hommes libres, pour nous, anarchistes. Tu es un danger à l'égal des tyrans, des maîtres que tu te donnes, que tu nommes, que tu soutiens, que tu nourris, que tu protèges de tes baïonnettes, que tu défends de ta force de brute, que tu exaltes de ton ignorance, que tu légalises par tes bulletins de vote – et que tu nous imposes par ton imbécillité. »⁶

On peut lire aussi ces diatribes du jeune Victor Serge : « L'ouvriérisme ? C'est une étrange maladie dont souffre presque toute l'intellectualité dite avancée. Le marxisme et le syndicalisme en sont des formes incurables. Enormément d'anarchistes en souffrent. Elle consiste en une déformation plus ou moins grave des facultés de perception et de la pensée, déformation qui fait qu'aux yeux du malade tout ce qui est ouvrier apparaît beau, bon, utile, autant que ce qui ne l'est pas est laid, mauvais, inutile, sinon nuisible. Le triste abruti, à la silhouette avachie, alcoolique, tabagique, tuberculeux, constituant la masse des bons citoyens et des honnêtes gens, devient par enchantement le travailleur, dont le labeur « auguste » fait vivre et progresser l'humanité, dont l'effort magnanime lui réserve un splendide avenir... Gardez-vous bien de faire remarquer à l'ouvriériste que ledit prolétaire est somme toute le soutien le plus sûr de l'abominable régime du Capital et de l'Autorité, qu'il soutient et sanctionne par le service militaire, le vote, le travail quotidien. »⁷

Ou encore, dénonçant de manière prémonitoire le bolchevisme, cet extrait de *La grève des cheminots, l'anarchie*, n°289, 20 octobre 1910 : « Anarchiste, j'envisage avec frayeur la formidable Autorité de cette foule triomphante et de ses dictateurs. Je pressens les « Comités Révolutionnaires » édictant contre l'en-dehors, que je suis, des lois plus scélérates que jamais ; je devine la chiourme républicaine devenue le bagne syndicaliste ; je sens peser sur mes épaules déjà assez meurtries le fardeau d'une oppression plus redoutable que celle d'au-

jourd'hui. Je vois s'ouvrir aux sons des *Internationales* brailées par cent mille voix une ère de démocratie absolue et absurde, règne de la foule inculte, et toute-puissante... Merci. Je ne marche pas pour leur Révolution. Je marche contre!»⁸

En fait, le principal intérêt de ce courant est aussi sa limite : il s'agit de se transformer soi-même, par un effort de la volonté, pour vivre en homme libre dans une société aliénée. Bien entendu, contrairement à un individualisme moderne où la norme consiste à se différencier des autres par l'accessoire pour être totalement semblable dans le fond, l'anarchisme individualiste, dans sa recherche orgueilleuse d'une association d'individus libres, prône un communisme d'êtres éclairés qui, en toute conscience, s'organisent selon leurs désirs.

Il ne s'agit pas d'attendre passivement un bouleversement révolutionnaire mais bien, dans sa vie d'homme, d'être en perpétuel état de rébellion. Que ce soit par les écrits, la vie en camaraderie dans les communautés anarchistes ou encore par la résistance au travail et la pratique de l'illégalisme (fausse monnaie, vol plus ou moins organisé), ou, plus souvent, un peu de tout cela.

L'illégalisme agite fortement le courant individualiste à cette époque et Victor Serge participera aussi aux débats houleux autour de ces pratiques et de ces idées. Ce développement de l'illégalisme découle directement de la critique du salariat et de ceux qui ont choisis (socialistes mais aussi la majorité des anarchistes) de défendre les travailleurs au sein des syndicats. En s'en prenant à un mode de vie soumis au travail, les anars individualistes dépassent la simple revendication d'une amélioration des conditions d'exploitation, voire pour les syndicalistes révolutionnaires, la gestion de l'usine par les travailleurs. Ils dénoncent l'emprise du travail sur les corps et les esprits, l'esclavage que représente l'usine et, de façon prémonitoire, s'en prennent à cette ère des masses qui s'annonce, en ces débuts du vingtième siècle et qui s'accomplira de monstrueuse manière dans le nazisme et le communisme stalinien et maoïste.

Pour eux, la vie est ailleurs et certains vont mettre en pratique cette critique du salariat en sortant de la ville pour vivre en commun et tenter de former déjà des embryons de société anarchiste, d'autres choisissant de « reprendre » ce dont ils ont besoin, par le vol ou la fausse monnaie. Un parmi ces illégalistes est Marius Jacob, bandit anarchiste qui, avec ses « compagnons de la nuit », dévalisera pendant trois ans hôtels particuliers, châteaux, églises, bijouteries. Le butin, parfois important, servira en partie à alimenter le mouvement anarchiste. Voici comment il justifie ces actes de « reprise » devant ceux qui le jugent en mars 1905 :

« Ce qui m'a répugné, c'est de suer sang et eau pour l'aumône d'un salaire, c'est de créer des richesses dont j'aurais été frustré. En un mot, il m'a répugné de me livrer à la prostitution du travail. La mendicité c'est l'avilissement, la négation de toute dignité. Tout homme a droit au banquet de la vie.

Le droit de vivre ne se mendie pas, il se prend.

Le vol, c'est la restitution, la reprise de possession. Plutôt que d'être cloîtré dans une usine, comme dans un bagne, plutôt que de mendier ce à quoi j'avais droit, j'ai préféré m'insurger et combattre pied à pied mes ennemis en faisant la guerre aux riches, en attaquant leurs biens. Certes, je conçois que vous auriez préféré que je me soumette à vos lois, qu'ouvrier docile et avachi j'eusse créé des richesses en échange d'un salaire dérisoire et, lorsque le corps usé et le cerveau abêti, je m'en fusse crever au coin d'une rue. Alors vous ne m'appelleriez pas « bandit cynique », mais « honnête ouvrier ». Usant de la flatterie, vous m'auriez même accordé la médaille du travail. Les prêtres promettent un paradis à leurs dupes, vous, vous êtes moins abstraits, vous leur accordez un chiffon de papier. »⁹

Victor Serge, malgré des désaccords importants avec ceux qui choisirent de faire de cette activité une spécialité, paiera assez cher (cinq années d'emprisonnement et une interdiction de territoire) son soutien public, en tout cas son non-désaveu des « hommes perdus » de la bande à Bonnot. Voici comment il présente lui-même, dans un

résumé de sa biographie écrit en 1928¹⁰ son « double souci » lors du procès : « ne point nuire aux coaccusés, dont on est solidaires, quelles que soient les divergences de tendances, devant la vindicte bourgeoise, et dégager pourtant de ces sanglantes aventures la pensée anarchiste qu'elles compromettent et dévoient. »

C'est en somme le discours qu'il tiendra jusqu'à son départ en Russie. Par la suite, pour expliquer son éloignement d'avec ses idées de jeunesse, il complètera ce discours par les arguments suivants : l'illégalisme est le développement logique de l'anarchisme individualiste, son accomplissement tragique et, par extension, l'anarchisme est condamné par l'histoire, il n'est plus adapté à une juste compréhension de la période s'ouvrant après 1918. Il faut désormais des hommes d'action, ne se payant pas de mots mais capables de comprendre voire de devancer les changements de l'époque et quoi de plus adapté et de plus scientifique que le marxisme interprété par Lénine et les bolcheviks ?

Bien entendu, Victor Serge comme d'autres écrivains ont cette tendance somme toute compréhensible, surtout lorsqu'ils écrivent leur vie, à établir une logique prédéfinie à une trajectoire de vie et de pensée qui, comme tout tracé, connaît parfois les méandres les plus curieux. Il est ainsi facile pour Serge de mettre en avant cette froide lucidité jamais mise en défaut, où chaque événement vient corroborer et épauler une pensée se construisant étape par étape comme un jeu de l'ego. Mais en mettant en regard les textes du jeune Serge, ceux du journal *l'anarchie*, avec ceux de la maturité, on ne peut qu'être frappé par certaines contradictions que je tenterai de relever parce qu'éclairantes sur un homme et son histoire.

Hormis ses lettres à E. Armand, Victor Serge revient sur sa participation à ce courant à de multiples reprises. Il en fera même un livre, « Les hommes perdus », « volumineux témoignage » sur le mouvement anarchiste français de 1900 à 1920. « C'est un livre lourd et plein de noirs – écrit-il à Henry Poulaille – où la révolte, le désespoir, l'assassinat, la guillotine tiennent toute la place. Je n'y peux rien, je

reste fidèle à la vérité. »¹¹ Dans une autre lettre à Henry Poulaille, datée du 28 mai 1934 et écrite d'Orenbourg dans l'Oural où il est déporté avec sa femme et son fils depuis 1933, il ajoute à propos de ce témoignage : « J'avoue que ce livre m'a coûté à écrire. Remuer pendant des mois des rébellions poussées dans une impasse et retombant en crimes, des idées exaltantes et courtes, absolues et pauvres, s'efforcer de faire vivre des hommes qui se sont perdus de la façon la plus navrante, tout cela tournant sans arrêt autour du suicide, de la prison et de la guillotine, – c'est lourd. J'espère que le livre est dense, j'en suis sorti comme d'un cauchemar, je ne rouvre pas volontiers le manuscrit. Ce qui m'a soutenu dans cet effort, c'est le sentiment du devoir – devoir du témoin, et pas seulement celui-là – et l'aspiration à me soulager une fois pour toutes de ça. »¹²

Malheureusement, ce manuscrit reste bloqué par la censure stalinienne et sera perdu. (Malgré l'ouverture des archives de l'époque stalinienne, ce manuscrit ainsi que deux autres également terminés « L'an II de la révolution russe » et le roman « La Tourmente », n'ont pu être retrouvés).

Deux articles, l'un paru dans la revue *Esprit* en 1937, « Méditation sur l'anarchie », l'autre dans la revue *Le Crapouillot* en 1938, « La pensée anarchiste », exposent avec plus ou moins de détails cette vision à posteriori de Serge sur sa jeunesse anarchiste. Ils seront complétés, mêlés à la pâte littéraire de ses magistrales *Mémoires d'un révolutionnaire*, dans le premier chapitre : « Un monde sans évasion possible ».

Pour Serge, le bilan de l'anarchisme individualiste est globalement négatif, aussi bien à cause de l'illégalisme que d'une incompréhension et une inadaptation fondamentales, comme il l'écrit dans *Le Crapouillot* : « Par l'erreur individualiste, la pensée anarchiste se rattache le mieux à la philosophie bourgeoise. Nous en apercevons dès lors les deux sources opposées : idéalisme prolétarien menant au socialisme libertaire, individualisme absolu poussant à ses conséquences extrêmes le darwinisme social de la concurrence capitaliste.

On en voit bien la connexion avec le « laisser-faire, laisser-passer », l'antiétatisme, l'individualisme des économistes libéraux, la philosophie positiviste d'un Herbert Spencer (l'Individu contre l'État). La société bourgeoise vit d'individualisme jusqu'au moment où son appareil de production, démesurément développé, cesse d'être gouvernable par des individus, les trusts et les cartels ayant tué la libre concurrence et la lutte des classes mettant en question la propriété. On découvre alors les masses, on aperçoit la nécessité d'une organisation supérieure de l'industrie, envisagée dans son ensemble par le plan. »¹³ Serge reprend ici la vulgate marxiste adaptée à la sauce soviétique (la nécessité du plan !) faisant tourner son moulin à prières économiste. Là où sa critique de l'individualisme a plus de portée, selon moi, c'est lorsqu'il s'en prend, dans la suite de l'article, à l'idée d'être en-dehors de la société : « La notion même de l'individu ou, mieux, de la personne, s'est modifiée, l'homme nous apparaît plus social que jamais, modelé, enrichi ou appauvri, diminué ou grandi par sa condition, instable, complexe, contradictoire même, car ce que l'on appelait le Moi est surtout le point d'intersection d'une multitude de lignes d'influences. Notre notion de la personne n'en est pas affaiblie, mais renouée, replacée en quelque sorte dans l'ambiance. »¹⁴

Cette critique prend de l'ampleur dans ses Mémoires, au moment où il évoque ses années de prison. Voici ce qu'il écrit au tout début du chapitre : « Les En-dehors étaient bien au fin fond le plus sombre, le plus amer de la défaite. Peut-être étais-je le seul à le savoir dans ma prison, car je n'ai rencontré personne qui l'ait nettement senti. C'était vrai quand même, et celui qui, seul, prend conscience d'une telle vérité en prend conscience pour les autres aussi. Le « je » me répugne comme une vaine affirmation de soi-même, contenant une grande part d'illusion et une autre de vanité ou d'injuste orgueil. Toutes les fois qu'il est possible, c'est-à-dire que je puis ne pas me sentir isolé, que mon expérience éclaire par quelque côté celle d'hommes avec lesquels je me sens lié, je préfère employer le « nous », plus général et plus vrai. On ne vit jamais que de soi, on ne vit jamais que pour soi, il faut

savoir que notre pensée la plus intime, la plus nôtre, se rattache par mille liens à celle du monde. Et celui qui parle, celui qui écrit est essentiellement un homme qui parle pour tous ceux qui sont sans voix. Seulement, chacun de nous doit régler son propre problème. Je voyais assez clair dans la défaite de l'anarchisme, clair à fond dans les aberrations individualistes, je n'en voyais pas l'issue. »¹⁵

Ces remarques gardent toute leur actualité à un moment où l'exacerbation du « je » est portée à son comble afin d'éviter une réémergence du « nous » dans les consciences.

Même si l'anarchisme individualiste d'un Libertad est bien loin de cette volonté de se mettre en-dehors et au-dessus, mais apparaît plutôt comme une attention extrême, une sensibilité de tous ses pores à la situation faite au commun des hommes et à leur participation à leur propre malheur. « Nous », bien sûr, mais sans abstractions, sans chiffres ni masses, plutôt comme une ronde de « je », l'agencement savant d'individualités plus ou moins affirmées dans une tentative balbutiante d'imaginer, dès aujourd'hui, des ailleurs.

Bien entendu, la tentation d'être un en-dehors existe encore, d'autant plus que tout concourt à nous mettre, de toutes façons, en-dehors du jeu des décisions, à nous maintenir dans un divertissement perpétuel, ou à nous *saisir* de peur devant les images du monde qu'ils nous ont fait. Ou encore à produire telle pléthore de discours, se contredisant sur des détails mais d'accord, au fond, sur l'essentiel : la perpétuation, coûte que coûte de l'organisation de leur domination. Ces discours, produits par la marchandise elle-même pour critiquer certains aspects les plus grossiers de son règne total, parasitent, obscurcissent la volonté de comprendre et de lutter. Voilà pourquoi il me semble important d'essayer de reprendre l'activité de la critique, collectivement, pour tenter de démêler ensemble l'embrouillamini de ce monde.

Voilà pourquoi aussi, il me semble utile de réfléchir à ce que dit et ce que vit Victor Serge à différentes étapes de sa vie, parce qu'il fut présent à des moments cruciaux de l'évolution qui conduisit au

monde que l'on connaît aujourd'hui, qu'il en comprit parfois des aspects importants, qu'il en révéla, malgré lui, d'autres et qu'avec toute sa bonne et mauvaise foi d'homme du vingtième siècle, il nous apprend beaucoup sur nous aussi, et sur nos rêves toujours présents et sur nos frêles espoirs et sur les erreurs parfois dégueulasses de ces hommes qui nous appellent à une certaine retenue et à une perpétuelle recherche de la vérité.

Alors, lorsque Serge, au moment de partir en Russie, largue tout, nous ne pouvons que réexaminer avec passion, ce qu'il défendit avec tant d'acharnement, de 1908 à 1912, date de son arrestation pour l'affaire de la bande à Bonnot.

Revenons sur ce qu'il dénonce avec tant de véhémence après 1912 : l'illégalisme.

Dans un article daté de juin 1908 et publié dans le journal *Le Communiste*, édité par la « colonie anarchiste de Boisfort » près de Bruxelles et intitulé « Les Illégaux », il évoque ce problème l'une des toutes premières fois à l'occasion de la condamnation de son futur ami E. Armand pour faux monnayage. Il y pose d'emblée une solidarité de principe : « Comment pouvons-nous désavouer cet autre camarade dont le tempérament se plie aussi peu au régime de l'atelier que celui de l'antimilitariste au régime de la caserne, et qui, par quelque procédé *illégal*, se met en rébellion contre la loi d'esclavage du travail ?

Toute révolte est par essence anarchiste. »¹⁶ Il y ajoute de multiples bémols, ainsi seul « le réfractaire économique conscient » sera digne de la solidarité anarchiste et, d'autre part, cette solidarité ne signifie pas que l'anar doit préconiser ce moyen comme valable car il présente « tant d'inconvénients que le prôner serait de la folie. »¹⁷

Mais arrivé à Paris, à un moment où beaucoup de compagnons individualistes défendent et pratiquent l'illégalisme, dans le milieu très agité du journal *l'anarchie*, le discours de Serge évoluera. Il va y croiser notamment un ami de Bruxelles, Raymond Callemin,

avec qui il avait commencé à militer, d'abord à la *Jeune Garde socialiste* d'Ixelles puis au sein du *Groupe Révolutionnaire de Bruxelles* et d'autres copains qu'il fréquentait déjà à Bruxelles : Jean De Boë, Edouard Carouy. En somme, une partie de ceux qui allaient participer à l'épopée tragique de la bande à Bonnot. Ce groupe assez hétérogène s'est constitué autour du journal créé par Libertad, *l'anarchie*, mais aussi du groupe de discussions, fondé par Serge à l'imitation des *Causeries populaires* de Libertad : *La Libre Recherche*. Serge et sa compagne, Rirette Maitrejean, vont bientôt prendre la direction de *l'anarchie*, à la place de Lorulot, et une partie de ce groupe va vivre en communauté à Romainville, dans la maison où se trouve aussi l'imprimerie du journal. De ce moment commence une période d'embrouilles dans le groupe, notamment à propos de l'illégalisme. Serge et sa compagne en dénoncent les dangers et la courte vue, alors que le reste du groupe s'engage de plus en plus dans une double vie, faite de casses nocturnes, s'éloignant bientôt de Serge, accusé d'être un intellectuel. Un peu après, fin 1911, Serge apprend que ses anciens amis sont traqués par la police, après de multiples casses et assassinats. Lui-même, ainsi que Rirette, sont arrêtés le 21 janvier 1912 après une perquisition au journal où la police trouve deux revolvers provenant d'un des cambriolages de la bande à Bonnot. Une partie de la bande est tuée par la police, l'autre sera jugée, certains seront guillotins, d'autres envoyés au bagne. Serge, malgré le manque de preuves, est condamné à cinq ans de prison et Rirette Maitrejean sera acquittée.¹⁸

Bien entendu, Serge ne participa d'aucune sorte aux actes de ses compagnons, il y était opposé, il le leur dit, il le répéta dans des lettres puis, plus tard, dans des textes publiés et dès le moment du procès, dans une lettre à Armand : « Mais si je dis que je n'ai jamais été partisan d'une désastreuse méthode d'action, si je le dis plus tard ainsi que j'y compte ou si je suis forcé de le dire au jury, on ne pourra rien m'objecter, car c'est vrai. »¹⁹

Pourtant, plusieurs articles de *l'anarchie* expriment, sinon un soutien à l'illégalisme, au moins une certaine fascination pour les « illégaux ». Ainsi dans l'article *Deux hommes*, publié le 12 janvier 1911, Serge se démarque de ceux qu'il nomment les anarchistes honnêtes, affirme sa solidarité avec ces illégaux, mais aussi son accord en développant l'idée suivante : dans cette société, il est logique, pour celui qui refuse de se soumettre, de commettre des actes illégaux et, d'autre part, « le vol est le produit inévitable d'un état de choses dont la Propriété capitaliste est la cause. »²⁰ Et d'ailleurs, comment un homme libre peut-il accepter l'esclavage du salariat, « l'usine insane, l'atelier nauséabond, le contremaître grossier et le patron arrogant, le salaire indigne, les taudis vermineux des cités industrielles, et aussi le chômage, la faim, le surmenage, la maladie. Bon pour la brute d'accepter cela passivement. Mais l'homme qui pense, qui veut être libre, qui conçoit le vie en lumière et jouissance. Celui-là ne peut pas accepter. » Il va même plus loin, affirmant : « Nous voulons des rébellions complètes ; notre logique, dégagée des derniers sophismes de la tradition, nous dit que le réfractaire ne s'aurait s'embarrasser sur le terrain économique de considérations légales et morales qu'il rejette par ailleurs. [...] D'ailleurs n'est-ce pas un droit imprescriptible de l'individu que celui de répondre par la force à toute contrainte ? [...] Demain nous réserve maints faits divers de ce genre, car le nombre des insurgé va croissant toujours. Gens quiets et benoîts, vous reverrez ce cauchemar : mille brutes se ruant contre deux Hommes ! Vous reverrez souvent, de plus en plus souvent, la meute innombrable des policiers et des soldats traquant les révoltés, tenue en échec par quelques Individus seuls... Et tout ce que vous ferez contre eux sera vain. Ceux qui tomberont seront inévitablement remplacés. »²¹

Emporté par sa plume, Serge ne peut peut-être s'imaginer que ce sont ses amis qui seront bientôt les vedettes de ces sanglants faits divers.

Un an plus tard, le 4 janvier 1912, il signe un article retentissant dans le n°352 de *l'anarchie*, intitulé *Les Bandits* dans lequel il affirme

avec hauteur sa solidarité avec ceux qu'il sait être ses ex-amis, au moment où ils sont désignés par tous comme des hommes à abattre.

« Je suis de l'autre bord, et je ne crains pas de l'avouer. Je suis avec les bandits. Je trouve que leur rôle est le beau rôle ; parfois je vois en eux des hommes. Ailleurs, je ne vois que des mufles et des pantins.

Les bandits prouvent de la force.

Les bandits prouvent de l'audace.

Les bandits prouvent leur ferme volonté de vivre.

Cependant que les « autres » subissent le propriétaire, le patron et le policier, votent, protestent contre les iniquités et crèvent comme ils ont vécu, misérablement.

Quel qu'il soit, j'aime mieux celui qui lutte. Peut-être disparaîtra-t-il plus jeune, connaîtra-t-il la chasse à l'homme et le bain ; peut-être finira-t-il sous le baiser abominable de la *veuve* ? Il se peut ! J'aime celui qui accepte le risque de la grande lutte : il est viril.

Puis, vainqueur ou vaincu, son sort n'est-il pas préférable à la végétation maussade et à l'agonie infiniment lente du prolétariat qui mourra abruti et retraits, sans avoir profité de l'existence ?

Le bandit, lui, joue. Il a donc quelques chances de gagner. C'est assez. [...] Nous avons vu s'étaler tant de fois l'imbécillité, la pleutrelle, la férocité de ces maîtres et de ces esclaves, qu'ils ont fini par nous inspirer un insurmontable écoeurément.

Mais il y a les bandits ! Quelques-uns, sortis de la foule, fermement décidés à ne pas gâcher dans le servage les heures précieuses de leur vie, ont pris le parti de lutter. Et, sans phrases, ils vont à la conquête de l'argent qui confère la puissance. Ils osent. Ils assaillent. Ils paient, souvent. Ils vivent, en tout cas.

Ils tuent.

Sans doute. Est-ce leur faute ? Ont-ils désiré le sort qui leur est fait ? Beaucoup n'ont eu que le tort de vouloir être des hommes et non pas des citoyens, des salariés ou des soldats. Quelques-uns ont rêvé de travailler librement dans un monde sans maîtres... Mais leur choix leur a été offert entre le servage et le crime.

Vigoureux et vaillants, ils ont choisi la bataille – le crime. »²²

Jamais plus peut-être, l'individualisme illégaliste ne sera revendiqué aussi fort, et avec un tel panache, il faut bien le dire. Seulement, ces mêmes bandits, « sortis de la foule » et qui s'affirment comme des hommes, virils et prouvant « leur ferme volonté de vivre », sont décrits par le même Serge, quelques années après, en 1917, dans une lettre à Armand, comme des « anthropoïdes » ayant fait, « de notre pensée, de notre lutte, de nos forces (...) je ne sais quelles abominables choses. »²³ Plus tard, dans ses Mémoires, évoquant cette période, il parlera de « suicide collectif ». Alors, tout en étant conscient de la nécessaire solidarité avec ses compagnons perdus pour le premier extrait, et de l'évolution compréhensible en cinq longues années de prison pour le second, nous pouvons quand même trouver bien grande la distance entre le jugement de 1912 et celui de 1917. La littérature aurait-elle déjà saisi Serge, comme s'il était dépassé par ce qu'il écrivait ? En effet, chez Serge plus que chez tout autre se mêle la vie et l'écriture, l'action politique et le compte-rendu littéraire, le témoignage et la propagande. Serge est bien le produit de ce premier vingtième siècle, où s'expérimente dans des proportions encore inédites, le mélange du mensonge et de la vérité. Et Serge se débat entre ces deux pôles, tour à tour sincère et menteur, jouant de la sincérité comme un habile propagandiste, mais aussi, subissant, à d'autres moments, dans sa chair, les conséquences de cette constante ambivalence. À cela s'ajoutant sa vocation littéraire, doublée d'une volonté de faire une littérature pour le peuple, où s'exprimeraient à travers sa plume, les « sans-voix ».

Alors, les illégalistes et leur haine de l'esclavage salarié et de la foule sont un pesant fardeau pour un écrivain désormais au service du prolétariat, et, par ailleurs, le manque de scrupules de certains de la bande à Bonnot pour arriver à leurs fins (assassinats d'un vieillard et de sa servante pour les dépouiller ou d'un « misérable garçon de banque » comme l'appelle Serge dans l'article susnommé « Les bandits ») ne semble que jeu d'enfants un peu cruels face à ce qui advien-

dra un peu après dans la gestion des masses, et dont Serge sera un acteur et un témoin de première importance.

Malgré ses revirements et ses emportements, ses mensonges et ses omissions, Victor Serge dit *Le Rétif*, anarchiste individualiste repent, nous pose encore des questions à nous, plus vieux d'un siècle qui semble parfois un millénaire et qui pèse comme un âne mort, questions où se mêlent le collectif et l'individuel, le doute face à la croyance du siècle passé sur la transformation du monde par l'utilisation de la force (« Il ne faut pas, surtout, se leurrer quant à la valeur transformatrice de la force – de la force aveugle des foules fanatisées. [...] La violence bestiale, la haine, l'esprit moutonnier des meneurs, la crédulité des foules – voilà ce qu'il faut annihiler pour transformer la société »)²⁴, la nécessité de comprendre un monde qui n'est pas seulement régi par des conditions d'exploitation mais également par des facteurs d'ordre psychologique parfois primordiaux.²⁵

Chapitre 10

Le roman d'une vie

Il n'est pas une seule personne dans ce pays, à part quelques regrettables exceptions, qui ne parle comme un livre. Mais tout le monde tente de le cacher. Chacun essaie de faire croire à lui-même et aux autres qu'il emprunte directement sa vie et ses pensées à la vie. En réalité, nul ne le fait.

Harry Martinson

Victor Serge est indubitablement un écrivain.

C'est dans la re-crédation d'événements vécus, dans leur représentation, qu'il excelle. On trouve chez lui un constant va-et-vient entre le témoignage et le roman, l'un alimentant l'autre et vice-versa. Ainsi les innombrables articles relatant tel ou tel épisode de sa vie seront parfois réinterprétés, transformés pour alimenter certaines scènes ou certains personnages de ses romans. Son ultime livre, *Mémoires d'un révolutionnaire*, est aussi sa meilleure oeuvre, puissante synthèse de ses témoignages et de ses romans. L'ambiguïté y est telle que pour évoquer par exemple la période de quelques mois qu'il passe à Barcelone en 1917, c'est un extrait de son roman *Naissance de notre force* qu'il emploie. C'est d'ailleurs lui-même qui souligne ce troublant mélange lorsqu'il explique à Henry Poulaille sa vision de la littérature :

« Ce n'est ni mémoires ni oeuvre d'imagination, bien que tenant des deux ; j'ai défini le genre ; *témoignage*. Mais en général, je tiens que l'écrivain est un témoin, que les mémoires sont tous largement imaginaires et qu'il n'y a cependant rien au-dessus du service de la vérité... »¹

Naissance de notre force est le second roman de Victor Serge. Il l'a écrit en 1929-1930 à Leningrad, à un moment où il se trouve dans une situation extrêmement précaire à cause de sa participation à l'opposition trotskyste. Il a été arrêté quelques semaines en 1928 puis libéré grâce à une campagne en sa faveur en France, mais presque tous ses camarades sont en prison et il se sent totalement démuné car, comme il l'écrit dans ses *Mémoires* : « Pour son gagne-pain, pour sa carte d'alimentation, pour son logement, pour son combustible pendant le rude hiver russe, l'individu dépend de l'Etat-parti contre lequel il est absolument sans défense. Et celui qui s'est dressé contre l'Etat-parti au nom de la liberté d'opinion porte partout où il va la marque du suspect. »²

Ce roman fait partie du cycle *Les Révolutionnaires* qui retracent fidèlement les différentes étapes de la vie de Serge. Ici, il évoque essentiellement les années 1917-1919, c'est-à-dire son passage à Barcelone de février à juillet 1917, son retour à Paris et son arrestation en octobre suivie de son internement pour infraction à une interdiction de séjour de cinq années sur le territoire français, et enfin son expulsion en bateau vers la Russie en janvier 1919 et son arrivée à Petrograd. Dans le roman suivant, *Ville conquise*, il dressera un impressionnant tableau de Petrograd assiégé par les armées blanches, durant l'hiver 1919.

Dans ce roman, qu'il jugea lui-même « trop autobiographique », Victor Serge aborde donc ce moment de transition dans sa vie, ces quelques mois à Barcelone, où il ne sait plus trop où il est, qui il est, en attente d'un événement qui le transporterait loin de sa vie antérieure. Certains attendent puis vieillissent et changent, Serge, lui, à cette chance, cette malchance, de vivre sa jeunesse au début du vingtième siècle, au moment où des bouleversements s'annoncent et il n'attendra pas longtemps cet événement qui le bouleversera lui aussi de fond en comble : la révolution russe. Et ce moment d'indécision, de flottement, que l'on ressent à travers ses lettres à Armand il le

transforme en une certitude portée par le déroulement de son roman : son départ vers la Russie, vers son destin.

Le livre est fort beau ; dans les premières pages s'y entrechoquent le sentiment de bien-être provoqué par Barcelone, sa lumière, sa chaleur, ses femmes et le rappel omniprésent de la guerre, aussi tenace qu'un remords, laissant le narrateur désespéré, seul avec cette impression d'être un lâcheur, à l'abri du cours de l'histoire, de sa violence : « ...ce remords de n'être point moi-même un guetteur, d'être malgré moi si avare de mon sang, de ne prendre aucune part à la souffrance illimitée des multitudes poussées à la tuerie, me tennaillait, aiguisé par une révolte contre l'inconsciente félicité de cette ville. »³

Fort heureusement, cette ville assoupie, comme sourde au fracas des combats, se réveille enfin à l'écho des événements révolutionnaires de Russie, la chute du tsar fin février 1917, la fraternisation des troupes avec les ouvriers de Pétrograd. Le destin de Serge s'enclenche, son remords, où se mêlait une envie de participer aux événements du monde, s'évanouit soudain.

Cette reconstruction littéraire de ses sentiments, de ses désirs de l'époque met de côté un certain nombre de doutes, d'incertitudes, sensibles pourtant dans sa correspondance. Dans le roman, les personnages représentant l'idée anarchiste-individualiste sont durement campés, à peine caricaturés, agitant étrangement des idées qui, hier encore, semblaient avoir du sens et qui, aujourd'hui, pour Serge (c'est-à-dire en 1929, au moment où il écrit ce roman), semblent dénuées de toute réalité, de toute vitalité, en retard d'une guerre, échouées là, à peine gênantes sur la voie du prolétariat triomphant, de la force, de la joie, de l'ardeur, de la foi. Ces individualistes sont avant tout des bandits, n'étant « plus capables de se faire tuer que pour de l'argent. » Lejeune, un de ces individualistes que le narrateur croise sur sa route, distille aussi « ce poison individualiste », au moment où la ville bruisse de projets révolutionnaires : « Je vise les banques, dit-il. Y aura bien quelques jours de paye, tu comprends. Je vise les banques ! J'aurai vite fait ma révolution, moi. Je ne crois

pas à la leur. Les monarchies, les républiques, les syndicats, je m'en moque, comprends-tu ? Me faire tuer pour ce tas de bipèdes honnêtes, dévots, vérolés et cætera ? Pas si bêtes, on ne vit qu'une fois. »⁴ Ce poison garde encore, faiblement, une sourde séduction et Serge les écoute encore une fois, ces discours passionnés, et leur rend, malgré sa foi nouvelle, leur beauté trouble, leur noire poésie : « Il continua son soliloque : – Vois-tu, rien n'est vrai que toi. Moi pour moi. Je suis seul comme tu es seul. Ferme les yeux : finies les étoiles. Tu peux aimer une femme et vouloir te tuer pour elle : tu ne sentiras rien quand elle aura mal aux dents. Seul. Seul. On est seul. Et c'est terrible, quand on y pense ! Et la vie passe, mon vieux, la vie passe... Je grisonne. J'ai une mauvaise tension artérielle. Que me reste-t-il encore de bon ? Dix ans ? Quinze ans ? Pas même. [...] La mort n'est rien, mais la vie est inexprimable. Quel prodige d'être là, de respirer cette fraîcheur, de se sentir bouger, vouloir, penser, et de découvrir partout le monde ! Je ne me suis plus séparé depuis quinze ans de ce joujou-là (un triangle d'acier noir s'allongeait dans sa main tendue bien ouverte). Sept balles prêtes à toute heure, la dernière pour moi. Personne n'est plus libre que moi, avec cette certitude. Cette décision prise une fois pour toutes on devient fort. Et sage. J'aime la vie, vieux. Je n'ai que la mienne. Je ne la risque que pour la sauver. Je ne me bats que pour moi. – J'ai trois richesses ; les femmes, les bêtes, les plantes. Mon bonheur c'est de marcher dans un jardin, où les plantes sont puissantes, les fleurs opulentes. Je veux des fleurs qui crient, qui saignent, qui chantent. Et des palmiers. Sais-tu ce que c'est qu'une feuille de palmier ? C'est fort, souple et tendu, c'est plein de sève, c'est calme comme les étoiles. Voilà la vie. Mon bonheur c'est de flatter de la main un cheval. Tu lui mets la main sur les naseaux, tu lui tapotes doucement le poitrail et il te regarde comme un ami. Tu n'auras pas de meilleur ami, va. As-tu jamais senti comme la chair des bêtes est chargée d'électricité ? Mon bonheur, c'est la femme, toutes les femmes : je ne sais vraiment pas celles qui me donnent davantage de celles que je regarde ou de celles que je

prends. – Pour qui veux-tu que je risque tout ça ? Battez-vous : je vise les banques et j'embarque pour le Brésil. »⁵

Est-ce là cette sorte « d'Individualisme amoindri », cette « espèce de camarades *qui ne s'intéressent à rien* » ? (Lettre à Armand du 12 mai 1917) On ne peut, en tout cas, s'empêcher de reconnaître une certaine force dans ce discours. Même si Serge n'est pas dupe de cette trouble séduction et y préfère la fraternité du Comité Obrero préparant une grève générale insurrectionnelle et lui opposant finalement ces simples mots : « Tous les vieux poisons de Paris coulent dans tes veines, mon vieux. Bonsoir. »⁶

Cette sûreté dans le jugement, peut-être que Serge ne l'eût pas ainsi, cette confrontation romanesque dramatisant, simplifiant une évolution qui se fit certainement de manière plus chaotique, moins linéaire et moins rapide, aussi. Cette littérature-là, la meilleure, garde encore cette part d'artifice, de raccourci, indispensable à la forme romanesque.

Le projet de ce roman, décrire la naissance de cette nouvelle conscience ouvrière, en Espagne comme en Russie, loin des « poisons » de la vieille Europe, s'incarne dans l'évolution du narrateur lui-même, qui s'éveille aussi, s'identifie à cette « naissance », à cette force collective en germe, « notre force », oublie ici ses doutes, ses idées passées, au profit de cette démonstration, fort belle au demeurant.

Cet éveil au sentiment du collectif, à la chaleur de la camaraderie ouvrière (Serge travaille comme typographe dans une petite imprimerie), au syndicalisme (il se syndique à la CNT et écrit dans son journal *Tierra y Libertad*), à l'évidence du sentiment révolutionnaire, ne peut que s'opposer, pour renforcer ici sa démonstration, à l'anarchisme individualiste, à ses paradoxes, ses échecs récents (l'illégalisme), son amoralisme de principe. Quoi de plus simple alors de décrire ses camarades espagnols, loin de ces théories, au plus près d'une vie simple qu'il faut changer car « tout avenir serait meilleur que le présent. »⁷ Ces hommes frustrés mais pourtant porteurs d'une force inconnue jusque-là, anarchistes par pulsion, mais pas si loin des

bolcheviks de 17. Ces « ouvriers s'en allaient à travers la ville, éblouissante vers leurs demeures des quartiers pauvres, le pas assoupli, les épaules redressées par un nouveau sentiment de force. Leurs mains ne se lassaient pas de caresser l'acier noir des armes, – et des effluves de force fière passaient de cet acier dans les bras musclés, les nuques et ces régions du crâne où se concentre, par une chimie mystérieuse, cette ardeur essentielle de vivre que nous appelons la volonté. »⁸ Un peu plus loin, comme par jeu, ou par une sorte de nostalgie perverse, Serge ajoute cette phrase qui ne déparerait pas un de ses articles de *l'anarchie*, même si les moutons d'hier sont les loups d'aujourd'hui : « ...ces ouvriers caressaient de la main leurs brownings et passaient déjà comme se faufileraient inaperçus dans quelque troupeau paisible et gras des loups efflanqués méditant l'agression la plus téméraire. »⁹ On voit que la démonstration se pare ici de suffisamment d'ambiguïté pour en faire autre chose qu'une lourde propagande léniniste, et que le sel littéraire l'agrément à merveille. Mais le propagandiste pointe son nez par l'entrebâillement d'un dialogue, d'une description et ce beau roman d'une légèreté anarchiste se charge bientôt de la nécessité de reconstruire, à posteriori, une cohérence communiste. Ainsi lorsqu'il fait se confronter le point de vue anarchiste, figé sur des principes abstraits, inadapté, selon lui, à la situation et celui, qui ne se connaît pas encore, mais qui se pressent, de Salvador Seguí (Dario dans le roman) prototype de l'ouvrier révolutionnaire, conscient sans en avoir les mots de la nécessité d'une nouvelle manière d'envisager la situation, étrangement proche, on s'en doute, de celle des bolcheviks. Seguí, leader cénétiste de Barcelone, tué en 1922 par des hommes à la solde du patronat, n'étant plus là pour le contredire, Serge en fait donc ce héros bolchévisant (comme on le fit, après sa mort, pour Durruti) le seul, avec lui bien sûr, à se poser la question du pouvoir : « Et c'était là son drame : ce problème capital, celui du pouvoir, il ne pouvait se permettre de le poser à haute voix ; je crois même que nous fûmes les seuls à y toucher, lui et moi, dans le tête-à-tête. Puisqu'il affirmait que « nous pouvons pren-

dre la ville », je demandais : « Comment la gouverner ? » [...] Les anarchistes ne voulaient pas entendre parler de prise de pouvoir ; ils refusaient de voir que le comité Obrero, victorieux, serait en Catalogne le gouvernement de demain. Seguí le voyait, mais, pour ne pas ouvrir un conflit d'idées qui l'eût isolé, n'osait pas le dire. »¹⁰

Victor Serge qui pourtant, à ce moment, est encore proche de certaines idées individualistes (voir ses lettres à Armand), tout en ayant abandonné son antisindicalisme de naguère, se dépeint, aussi bien dans le roman que dans ses mémoires, comme le bolchevik qu'il fut un peu plus tard, mettant sa vie passée au garde-à-vous. Il pose néanmoins la question taraudante du pouvoir, la même qui se reposera, quelque vingt ans plus tard, au milieu anarchiste espagnol, avec cette même indécision, renforcée par l'usage désastreux qu'en firent les camarades de Victor Serge : les bolcheviks russes.

Cette question de la prise de pouvoir qui ne peut plus se poser ainsi, prendre le pouvoir, quel pouvoir, où, pour en faire quoi ? Cette question qui se résout d'elle-même, leur violence étant tellement supérieure à celle que nous pourrions imaginer, que ceux qui y sont confrontés ne peuvent que refuser de tomber dans ce piège, tout en opposant pour l'heure que peu d'idées, peu de pratiques à leurs armes et leurs chiens. Ainsi au Mexique par exemple, au Chiapas comme à Oaxaca, c'est ce même refus et ce même désir d'envisager d'autres chemins encore non tracés. En tout cas, nous ne pouvons plus lier cette volonté d'ailleurs à une quelconque identité, ouvrière ou autre, ou bien s'enfermer dans un quelconque lieu, de production ou de gouvernement.

Serge donc, posant cette certitude de la force ouvrière, malgré ses premières cuisantes défaites, en Russie et ailleurs (en 1928, il est déjà mis à l'index par le stalinisme) enfermé dans cette certitude, homme du vingtième siècle, enfermé dans ce lyrisme sacrificiel, rendant paradoxalement compte de cette naissance de la force

ouvrière au moment où elle est de plus en plus encadrée, contrôlée, dirigée. Et rendant compte de cette naissance encore pleine de possibilités comme un manque, une indécision, voulant à tout prix la faire entrer dans ce cadre qui pourtant l'enferma, concrètement.

Quant à sa description de cette « naissance de notre force », en voici un extrait encore révélateur : « Je vous vois souvent, malgré moi, avec les yeux investigateurs d'un étranger : et je vois votre inexpérience, votre organisation embryonnaire, votre pensée qui s'indique à grands traits, projette ça et là de grandes lueurs mais ne sait pas s'ordonner, se préciser, se discipliner, implacablement, sévère envers elle-même, pour transformer le monde. Quelques milliers de syndiqués sur trois cent mille prolétaires. Des petits syndicats qui sont en réalité des cercles plus ou moins anarchistes. Des doctrines voisines du rêve, des rêves brûlants prêts à devenir action parce que des êtres d'énergie en vivent (et parce qu'au fond ils ne sont que simples vérités élevées au rang de mythes par des esprits trop richement frustrés pour opérer sur des théories). »¹¹

Mais quand même, Victor Serge, même dans cette description du manque, même dans ce lyrisme parfois facile, se laisse gagner par la poésie, parfois, et son texte s'illumine soudain : « Demain est grand. Nous n'aurons pas mûri en vain cette conquête. Cette ville sera prise, sinon par nos mains, du moins par des mains pareilles aux nôtres mais plus fortes. Plus fortes peut-être de s'être mieux durcies grâce à notre faiblesse même. Si nous sommes vaincus, d'autres hommes infiniment différents de nous, infiniment pareils à nous, descendront un pareil soir, dans dix ans, dans vingt ans, cela n'a vraiment aucune importance, cette *rambla* en méditant la même conquête ; ils penseront à nous qui seront peut-être morts. Ils penseront peut-être à notre sang. Déjà, je crois les voir et je pense à leur sang qui coulera aussi. Mais ils prendront la ville. »¹² C'est cette confiance que l'on peut garder de Serge, cette vision que rien n'est fini.

« Maintenant c'est l'heure où les phares s'allument aux confins de la baie. (...) les bateaux sont des monstres qui rêvent... Ils s'en iront demain. – Je les envie. »¹³

Et Serge s'en ira aussi, loin de la chaleur de Barcelone, vers les froides lueurs de son destin, un destin qu'il s'est imaginé et qu'il jouera avec fermeté.

[...]

Chapitre 15

La commune de Ladoga

Des ondes concentriques partant des *Mémoires* de Victor Serge et de son siècle abîmé jusqu'à nous, je vais une dernière fois explorer l'un des cercles, en dernier parce qu'il illumine tout le reste et l'assombrit à la fois, et que rien, finalement, ne peut vraiment expliquer une vie d'homme. Seule cette qualité très particulière d'une mélancolie rattache cette vie à nos vies, cette mélancolie de l'humaine condition que Serge sût exprimer avec des mots, cette mélancolie du combat et de la défaite, la mort étant toujours le terme.

« La dernière vigueur de l'homme vaincu est dans le consentement. En disant « J'accepte », il affirme encore une sérénité supérieure à sa défaite. »¹

Cette tension entre l'individu et le collectif, le besoin de se jeter dans la mêlée et de s'y soustraire, traversent Victor Serge et son siècle. Ce questionnement, on l'a aujourd'hui résolu pour nous et tout en nous demandant incessamment de participer à la vie publique, nous savons bien, au fond, que tout se décide *ailleurs*, et que nous ne pouvons ni nous soustraire vraiment à l'emprise de l'Etat, ni influencer réellement sur les décisions de ces *cercles*.

Quant à l'individu, ce qu'on obtint de lui, en quelques siècles d'histoire, c'est de ne s'occuper que de son moi, et de ne s'agréger qu'avec ses semblables pour des tâches anodines et sans histoires.

Cette victoire de ces *cercles* du pouvoir l'est d'autant plus qu'elle nous intégra à notre tour dans cette participation à notre propre sujé-

tion, transformant notre commune défaite en victoire de chacun, et notre statut de sujet en celui de citoyen. Mais rien n'est jamais fini, et il nous reste le désir, et il nous reste l'amour et la rage...

Victor Serge vécut ce passage entre cette possibilité pour l'individu de se battre, d'assumer un destin, et cette fermeture, cette quasi-impossibilité de sortir d'une vie tracée, suivie pas à pas par l'oeil débonnaire ou terrible de l'Etat, particule d'un flux à gérer, d'une statistique à traiter.

Dans les premières années d'un vingtième siècle qui n'allait pas tarder à tenir toutes ses terribles promesses, celles d'un monde désormais soumis à la science et à l'industrie, aux masses et à leurs chefs, certains croient encore possible de mener une vie d'homme libre, en-dehors des croyances du commun et des obligations sociales. Victor Serge est de ceux-là et avant même de venir à Paris, ses premières expériences anarchistes tenteront de lier la vie en commun et la lutte sociale à travers sa participation à la colonie libertaire de Stockel puis de Boisfort en Belgique, où il va apprendre la typographie et « à rédiger, à composer, à corriger, à imprimer nous-même notre *Communiste* sur quatre petites pages. »²

Il évoque aussi dans ses mémoires, sa visite à la communauté d'Aiglemont dans les Ardennes : « Vivre en liberté, travailler en communauté ! » puis, un peu après, arrivant à Paris à l'âge de dix-neuf ans, il fréquente la maison collective de la rue du Chevalier de La Barre, à Montmartre, siège du journal anarchiste-individualiste *l'anarchie*, transféré ensuite en banlieue, à Romainville puis de nouveau à Paris, à Belleville. Cette nouvelle expérience communautaire est liée, comme à Stockel, à l'édition et à la composition d'un journal, ici *l'anarchie*. À Romainville, par exemple, c'est un grand pavillon de deux étages entouré d'un jardin qui servira à l'installation de la typographie et à la vie en commun.

Contrairement à certains anarchistes-individualistes, Serge tente toujours de lier sa vie, même en camaraderie libertaire, et ce besoin

de sortir du cercle restreint de l'entre-soi pour s'adresser à tous et participer à la lutte sociale. Même s'il reconnaît, à cette époque, cette possibilité de se soustraire à la société, il en revient bien vite et critique cette attitude comme un leurre. (voir le chapitre 8 et ses échanges avec Armand à ce sujet). Il ajoute cette phrase, à posteriori, dans ses mémoires : « D'autres conclurent : « Soyons des en-dehors, il n'y a de place pour nous qu'en marge de la société », sans se douter que la société n'a pas de marge, qu'on y est toujours, y fût-on au fond des gèoles... »³

Mais cette tentation de l'en-dehors, de sortir de cette vie en société par trop *compromettante*, lui revient une fois encore, en Russie soviétique, en 1921, après Cronstadt.

C'est un moment de doute intense pour Victor Serge et d'autres communistes. Après la répression de Cronstadt, l'installation définitive du parti unique, l'affirmation d'un Etat de plus en plus fort et de plus en plus bureaucratique, Serge en vient à remettre en cause sa croyance en un communisme d'Etat qui lui paraît porter en germe trop de dangers. Il préconise alors un « communisme des associations », par opposition au communisme d'Etat. « Ses compétitions et son désordre naturel des débuts eussent été de moindres inconvénients que la centralisation démocratique, son gâchis et sa paralysie. Je concevais le plan d'ensemble, non comme dicté de haut par l'Etat, mais comme résultant de l'harmonisation des initiatives de la base, par des congrès et des conférences spéciales. »⁴ Ce retour momentané aux idées libertaires apparaît d'autant plus étonnant que Serge, quelques mois après, début 1922, met ses doutes de côté et reprend son activité de propagande au sein de l'Internationale communiste, en Allemagne. Il fait partie de l'agence de presse de l'IC « qui publiait en trois langues, allemand, anglais, français, des matériaux copieux destinés à la presse ouvrière du monde entier. »⁵ Il se justifie quelques pages plus loin en se comparant élogieusement à certains camarades français abandonnant le bolchevisme : « J'étais plus dur en mon for

intérieur et j'avais, je crois, une vision de la révolution plus large avec moins de sentiment individualiste. Je ne me sentais ni découragé ni ébranlé. »⁶ Bref, en bon soldat de la « révolution », Victor Serge continue, par son activité de propagande, à soutenir les mensonges de ses maîtres, laissant ses doutes pour ses intimes, et pour ses mémoires.

Alors, ces quelques mois de la fin de l'année 1921 où Serge doute, où semble remonter en lui comme une nostalgie d'une époque où les choses paraissent plus simples, et les opinions et les actes plus en accord, sont d'autant plus troublants. Pendant cette courte période, il va tenter de s'éloigner de la ville, de l'activité politique, en s'installant à la campagne avec quelques compagnons français, près du lac Ladoga. Leur communauté, située à une vingtaine de kilomètres de la bourgade de Novaïa-Ladoga et à une centaine de kilomètres de Petrograd, est un ancien domaine appartenant avant 1917 à un grand propriétaire foncier. Deux témoignages concordants, celui de Serge dans ses mémoires mais aussi celui de Marcel Body dans son livre de souvenirs sur ses « années de Russie » vont nous permettre d'établir à peu près l'histoire de cette communauté agricole. Étonnamment, ni l'un ni l'autre ne prennent la peine de mentionner la présence de l'autre dans leur récit. Il est vrai qu'une certaine méfiance réciproque, sensible notamment dans les souvenirs de Marcel Body, peut expliquer ces curieux oublis.

Voici comment Serge explique son désir de se retirer à la campagne : « Depuis Cronstadt, nous nous demandions, quelques amis et moi, ce que nous allions devenir. Nous n'éprouvions pas la moindre envie de nous incorporer à la bureaucratie dirigeante. [...] Nous crûmes trouver une issue. Nous fonderions une colonie agricole en pleine campagne russe. [...] Les espaces tristes de la terre russe sont infiniment attirants. Nous obtînmes sans peine un grand domaine abandonné, des centaines d'hectares de bois et de champs en friche, trente têtes de gros bétail, une résidence de propriétaire foncier, non loin du lac Ladoga, et nous y fondâmes, avec des communistes fran-

çais, des prisonniers hongrois, un médecin tolstoïen et mon beau-frère, Roussakov, la « Commune française de Novaïa-Ladoga. »⁷ Body, quant à lui, donne une version sensiblement différente des raisons pour lesquelles cette communauté est mise en place. Il s'en attribue, d'ailleurs, tout le mérite, démarchant auprès du commissariat de l'Agriculture, afin de faire travailler des émigrés français sans le sou. En retour, il leur « faudra livrer la quasi-totalité du beurre et des oeufs aux services du commissariat de l'Agriculture de Novaïa-Ladoga... »⁸

Mais la commune ne dure que quelques mois. Body en rend responsable le manque d'affinité et les embrouilles incessantes entre les participants, alors que Serge explique cet échec par l'hostilité des paysans du coin et des mentalités particulièrement rétrogrades, voire antisémites. En effet, tout le matériel agricole a déjà été volé et « le village voisin nous boycottait, bien que les enfants vinsent nous regarder à toute heure comme des êtres extraordinaires ; en même temps, ils espionnaient tout, et la pelle oubliée disparaissait aussitôt. Une nuit, notre réserve de blé, nourriture et semences, nous fut volée toute entière. Ce fut la vraie famine et l'état de siège. [...] Chaque nuit, nous nous attendions à ce que l'on tentât de mettre le feu à la résidence. »⁹ Bien entendu, cette hostilité a ses causes, ainsi Serge remarque au début de son récit, sans s'attarder davantage, que « les paysans réclamaient le partage du domaine »¹⁰ et Body, lui, que se trouvait avant eux, sur ce même domaine, une ferme d'Etat. Ce domaine, réclamé par les paysans des environs, avait donc été confisqué par l'Etat bolchevik. Nous pouvons ainsi comprendre la hargne des paysans, roulés une fois de plus par un pouvoir central qui les méprise. Rappelons quand même que le leitmotiv des révoltes paysannes russes depuis des siècles fut le partage des terres monopolisées par des grands propriétaires terriens. La reprise de ce mot d'ordre par les bolcheviks en 1917 fut de courte durée. Très rapidement, les nouveaux maîtres s'empareront de ces terres et mettront en place des fermes d'Etat (Kolkhozes et sovkhozes) fonctionnant de désastreuse manière et spoliant une fois de plus les paysans. C'est encore

une fois cette même incompréhension et ce même mépris envers les paysans de la part d'un pouvoir soviétique issu de l'intelligentsia des villes. Et Victor Serge en est un exemple frappant, lui qui s'étend longuement sur des descriptions des paysages : « de beaux bois nordiques... des clairières lumineuses au milieu des solitudes, une gentille rivière courant à travers les herbages. »¹¹ sans jamais s'interroger sur l'histoire de ce domaine, sur les conditions de vie et de travail des « moujiks » du coin et sur la manière dont l'Etat bolchevik traite les paysans.

Après cette parenthèse champêtre assez désastreuse : « en trois mois la faim et la fatigue nous firent abandonner l'entreprise »¹² ; Victor Serge retourne donc à ce qu'il sait bien mieux faire : la politique. Il ne peut échapper à son destin, il le sait et il va le jouer avec un courage certain.

L'homme double tenta ici, une fois de plus, de rassembler les fils disjointes de son existence. Il y parvint peut-être, bien des années après, lorsqu'il imagina ce beau roman : les *Mémoires d'un révolutionnaire*.

[...]

NOTES

Introduction

1 – Zo d'Axa, *De Mazas à Jérusalem*, Plein Chant, 2007, p.66.

Chapitre I – L'homme lisse

1 – Pierre Pascal, auteur de *Mon journal de Russie*, fit partie, pendant la première guerre mondiale, d'une mission militaire française en Russie. Au moment de la révolution d'octobre 1917, il prend fait et cause pour les bolcheviks et reste en Russie. Il sera partie prenante du groupe communiste français dont il racontera en long et en large les peu passionnants démêlés. Accessoirement, il se mariera avec la soeur cadette de Liouba Roussakova, Eugénie, auteure d'un beau récit, *Tribulations d'une famille*, inséré dans le volume deux du journal de Pierre Pascal, contant les bonheurs et les malheurs de sa famille, jusqu'à sa venue dans la Russie des soviets, en 1919, sur le même bateau que Victor Serge.

2 – *Tête à tête* in *Un brasier dans un désert*, Plein Chant, 1998, p.44.

3 – Cahiers Henry Poulaille, n° 4-5, Plein Chant, 1991, p.240.

4 – *Ibid* p. 240.

5 – *Ibid*

6 – *Ibid* p. 207.

7 – *Ibid* p. 241

8 – Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, Plon, 1955, p. 20.

9 – in *À Contretemps*, n° 20, juin 2005, p. 7.

Chapitre 2 – Le gel

1 – *Ville conquise* in *Les Révolutionnaires*, Seuil, 1967, p. 341-342.

2 – *Ibid* p. 381.

3 – *Ibid* p.366.

4 – in *Carnets*, Actes Sud, 1985, p. 75.

5 – *Le séisme* in *Le tropique et le nord*, La Découverte, 2003, p. 24.

6 – *Ibid*.

Chapitre 7 – *Au pays des soviets* :

un voyageur indésirable dans la Russie de 1920.

1 – Ce premier PCF, naît dès 1919 de manière entièrement indépendante et sera rapidement supplanté par le parti communiste créé après la scission du Congrès de Tours (1920), par les partisans de l'URSS. Il disparaîtra peu après.

2 – Mauricius, *Au pays des soviets*, Eugène Figuière, 1922, p. 15-16.

3 – *Ibid*, p. 42.

4 – op. cit., *Mémoires d'un...*, p. 593.

5 – *Ibid*.

6 – Mauricius, op. cit., p. 71.

7 – *Ibid*, p. 195-197.

8 – *Ibid*, p. 133-134.

9 – *Ibid*, p. 218.

10 – *Ibid*, p. 261-262.

11 – *Ibid*, p. 275-278.

Chapitre 8 – L'évolution longue et difficile de l'anarchisme au marxisme.

1 – Lettre de Victor Serge à E. Armand, 12 février 1917, in *Fonds Armand*, correspondance E. Armand-Victor Serge, déposée à l'Institut Français d'Histoire Sociale. De longs extraits de cette correspondance ont été reproduits par Jean Maitron dans la revue *Le Mouvement social*, n° 47, avril-juin 1964.

2 – *Ibid*, lettre du 12 février 1917.

3 – *Ibid*, lettre du 3 mars 1917.

4 – *Ibid*, lettre du 28 mars 1917.

5 – *Ibid*, lettre du 13 avril 1917.

6 – *Ibid*, lettre du 16 février 1917.

7 – *Ibid*, lettre du 12 mai 1917.

8 – *Ibid*, lettre du 26 mai 1917.

9 – op. cit. *Le Rétif*... p. 107-113.

10 – Victor Serge, *Lettres d'un emmuré*, in *La Mêlée*, n° 14, 1er novembre 1918. La collection du journal *La Mêlée* est déposée à la BDIC.

11 – *Ibid*, n° 15, 15 novembre 1918.

12 – *Ibid*.

13 – *Ibid*.

14 – *Ibid*.

15 – Pierre Chardon, *Sur la révolution russe*, in *La Mêlée* n° 17, 15 décembre 1918.

16 – Victor Serge, op. cit., *Lettres d'un...* n° 18, 15 janvier 1919.

17 – *Ibid*.

18 – *Ibid*, n° 19, 1er février 1919.

19 – *Ibid*.

20 – *Ibid*.

21 – Victor Serge, op. cit., *L'esprit révolutionnaire russe* in *Mémoires...* p. 46-61.

22 – Victor Serge, op. cit., *Mémoires...* p. 502.

23 – *Ibid*, p. 37.

24 – *Ibid*, p. 48.

25 – *Ibid*, p. 54.

26 – Victor Serge, op. cit., *Le Rétif*... p. 202-204.

27 – Victor Serge, op. cit., *Mémoires...* p. 56.

28 – *Ibid*, p. 60.

29 – *Ibid*, p. 61.

Chapitre 9 – L'anarchisme individualiste de Victor Serge

1 – Victor Serge, op. cit., *Mémoires...* p. 511.

2 – La propagande par le fait est une méthode d'action prônée par les anarchistes à partir des années 1880, et prenant son véritable essor dans les années 1890, consistant à attaquer les riches et les tenants du pouvoir de manière violente : bombes, assassinats, à l'exemple des révolutionnaires russes (nihilistes, populistes...)

3 – M. Pierrot in *Les milieux libres*, Céline Beaudet, Ed. Libertaires, 2006, p. 193.

4 – Zo d'Axa, *La Renaissance*, 1896, in *Plein Chant*, n° 81-82, printemps 2006, p. 96.

5 – Albert Libertad (1875-1908) anarchiste individualiste, animateur des *Causeries populaires*, lieu de débat, d'éducation et d'expérimentation, fondateur de l'hebdomadaire *l'anarchie*, expression du courant individualiste, provocateur, n'hésitant pas à se colleter avec ses adversaires ou les flics

malgré son infirmité.

6 – Albert Libertad, *Le culte de la charogne*, Agone, 2006, p. 220.

7 – Victor Serge, op. cit., *Le Rétif*, p. 102.

8 – *Ibid.*, p. 117.

9 – Marius Jacob, *Ecrits*, vol.1, L'insomniaque, 1995, p. 59-60

10 – Victor Serge in Rirette Maîtrejean, op. cit., *Souvenirs...* p. 120-124.

11 – Victor Serge, op. cit., *Cahiers...* p. 65.

12 – *Ibid.*, p. 72-73.

13 – Victor Serge, *Le Crapouillot*, numéro spécial sur l'anarchie, janvier 1938.

14 – *Ibid.*

15 – Victor Serge, op. cit., *Mémoires...* p. 537.

16 – Victor Serge, op. cit., *Le Rétif...*, p. 194.

17 – *Ibid.*, p. 196.

18 – Sur l'histoire tragique de la bande à Bonnot, lire *La bande à Bonnot*, Bernard Thomas, Tchou, 1968 ; Malcolm Menzies, *En exil chez les hommes*, Rue des Cascades, 2007 ou encore *Souvenirs d'anarchie* de Rirette Maîtrejean, et le premier chapitre des *Mémoires* de Victor Serge.

19 – Jean Maitron, *Ravachol et les anarchistes*, Julliard, 1964, p. 206.

20 – Victor Serge, op. cit., *Le Rétif...* p. 157.

21 – *Ibid.*, p. 159-160.

22 – *Ibid.*, p. 162-164.

23 – Victor Serge, op ; cit., *Fonds Armand*, 28 mars 1917.

24 – Victor Serge, op. cit., *Le Rétif...* p. 62-63.

25 – À ce sujet voir *ibid.*, p. 122.

Chapitre 10 – Le roman d'une vie.

1 – Victor Serge, op. cit., *Cahiers...* lettre du 16 mai 1934, p. 72.

2 – Victor Serge, op. cit., *Mémoires...* p. 700.

3 – Victor Serge, op. cit., *Naissance de...* p. 179.

4 – *Ibid.*, p. 184.

5 – *Ibid.*, p. 185.

6 – *Ibid.*

7 – *Ibid.*, p. 190.

8 – *Ibid.*, p. 189.

9 – *Ibid.*

10 – Victor Serge, op. cit., *Mémoires...* p. 546-547.

11 – Victor Serge, op. cit., *Naissance de...* p. 207-208.

12 – *Ibid.*, p. 209.

13 – Victor Serge, op. cit., *Un brasier...* p. 149.

Chapitre 15 – La commune de Ladoga

1 – op. cit., *Un brasier...* p. 207.

2 – op. cit., *Mémoires...* p. 511.

3 – *Ibid.* p. 516.

4 – *Ibid.* p. 621.

5 – *Ibid.* p. 633.

6 – *Ibid.* p. 628.

7 – *Ibid.* p. 621-622.

8 – Marcel Body, op. cit., *Au coeur...* p. 194.

9 – op. cit. *Mémoires...* p. 623.

10 – *Ibid.* p. 622.

11 – *Ibid.*

12 – *Ibid.* p. 623.

BIBLIOGRAPHIE

Voici quelques livres essentiels à la compréhension de Victor Serge et des événements auxquels il participa.

Victor Serge, *Le Rétif. Articles parus dans l'anarchie 1900-1912*, Librairie Monnier, 1989.
Victor Serge, *Les Révolutionnaires* (ensemble de cinq romans suivant la trajectoire de Serge, depuis son emprisonnement en France, jusqu'aux événements des années 1930 : *Les hommes dans la prison*, *Naissance de notre force*, *Ville conquise*, *S'il est minuit dans le siècle*, *L'affaire Toulavè*), Seuil, 1967.
Victor Serge, *Les derniers temps*, Grasset, 1998. (Livre évoquant la 2ème guerre et le passage par Marseille).
Victor Serge, *Mémoires d'un révolutionnaire et autres écrits politiques*, Robert Laffont, 2001.
Victor Serge, *Un brasier dans un désert* (recueil de poèmes), Plein chant, 1998.

Sur l'époque de l'anarchisme individualiste

Rirette Maîtrejean, *Souvenirs d'anarchie*, La Digitale, 2005.
Albert Libertad, *Le culte de la charogne*, Agone, 2006.
Jean Maitron, *Histoire du mouvement anarchiste en France*, 2 volumes, Gallimard.
Céline Beaudet, *Les milieux libres*, éditions libertaires, 2006.

Sur les débuts de la Russie bolchevique et les rapports des anarchistes avec les bolcheviks

Alexander Berkman, *Le mythe bolchevik*, La Digitale, 1996.
Alexander Berkman et Emma Goldman, *La rébellion de Kronstadt et autres textes*, La Digitale, 2007.
Voline, *La Révolution inconnue*, Verticales, 1997.
J.-L. Van Regemorter, *L'insurrection paysanne de la région de Tambou*, Ressouvenances, 2000.
Mauricius, *Au pays des soviets*, Eugène Figuière, 1922.

Sur la guerre d'Espagne

Gerald Brenan, *Le labyrinthe espagnol*, Champ libre, 1984.
Victor Alba, *Histoire du P.O.U.M.*, Champ libre, 1975.
Camillo Berneri, *Guerre de classe en Espagne*, Spartacus, 1977.
Walter G. Krivitsky, *J'étais un agent de Staline*, Champ libre, 1979.

Sur la période de l'occupation à Marseille et l'attente des candidats à l'exil

Jean Malaquais, *Planète sans visa*, Phébus, 1999.
Varian Fry : *Livrer sur demande*, Agone, 2008.

Table des matières de la version intégrale du livre

AVANT-PROPOS : UNE PHOTO : L'HOMME LISSE

CHAPITRE 1 : LE GEL.....

CHAPITRE 2 : LE MENSONGE (LES VERTS).....

CHAPITRE 3 : VICTOR SERGE ET L'AMOUR.....

CHAPITRE 4 : TRENTE ANS APRÈS LA RÉVOLUTION RUSSE.....

CHAPITRE 5 : DEUX HOMMES DANS LA TOURMENTE : LES TÉMOIGNAGES D'ALEXANDER BERKMAN ET DE VICTOR SERGE.....

CHAPITRE 6 : L'AFFAIRE LEPETIT-VERGEAT-LEFEBVRE-TOUBINE : UN MENSONGE?.....

CHAPITRE 7 : AU PAYS DES SOVIETS : UN VOYAGEUR INDÉSIRABLE DANS LA RUSSIE DE 1920.

CHAPITRE 8 : L'ÉVOLUTION LONGUE ET DIFFICILE DE L'ANARCHISME AU BOLCHEVISME.....

CHAPITRE 9 : L'ANARCHISME INDIVIDUALISTE DE VICTOR SERGE.....

CHAPITRE 10 : LE ROMAN D'UNE VIE.....

CHAPITRE 11 : LA GUERRE D'ESPAGNE.....

CHAPITRE 12 : L'HOMME TRAQUÉ.....

CHAPITRE 13 : PLANÈTE SANS VISA.....

CHAPITRE 14 : LA BROUILLE MALAQUAIS-SERGE.....

CHAPITRE 15 : LA COMMUNE DE LADOGA.....

CHAPITRE 16 : UNE MÉLANCOLIE.....

Notes.....

Biographie succincte

Bibliographie.....